

bossellements et des redressements se sont formés ailleurs.

Ces notions admises, voici comment on peut concevoir la succession des phénomènes orogéniques.

Le mouvement centripète d'une zone de l'écorce terrestre a fait naître une dépression où les eaux de ruissellement ont afflué et formé un bassin maritime. Douées encore d'un grand pouvoir chimique et battant sans cesse les côtes, ces eaux ont attaqué les roches, dissolvant les unes, enlevant les autres ; elles ont désagrégé, broyé, trituré les fragments et les ont enfin transportés à l'abri de l'agitation superficielle pour les déposer au fond de la mer en couches horizontales. C'est l'origine des terrains sédimentaires.

Pendant ce temps le noyau se contracte davantage, l'enfoncement s'accroît, la dépression se creuse, la sédimentation devient plus active ; déjà l'on prévoit l'époque où une rupture violente deviendra inévitable. A ce moment la débâcle se produit : la partie déprimée de l'écorce s'est enfoncée, mais à mesure qu'elle est descendue, elle n'a trouvé qu'un espace libre de plus en plus restreint et pour obéir à la pesanteur, il lui a fallu écarter la paroi encaissante de moindre résistance ; alors les couches intérieures pincées en quelque sorte et refoulées latéralement avec énergie, se sont relevées et redressées en soulevant et en crevant les assises supérieures.

Dans la suite le même phénomène s'est reproduit une seconde, une troisième fois et même plus souvent ; chaque fois la dépression s'est creusée davantage, la sédimentation a repris jusqu'à ce que, par suite d'une nouvelle fracture, les couches récemment déposées aient été également refoulées contre le premier massif consolidé et converties en hauteurs situées en avant des premières. L'épaisseur toujours croissante de l'écorce terrestre a produit finalement un état d'équilibre plus ou moins stable.

Généralement parlant, la direction de la partie soulevée, en accord avec la configuration des deux éléments essentiels dans la formation des montagnes, la dépression et la crête, devrait être perpendiculaire à l'effort du refoulement. L'expérience

montre que cette règle est souvent en défaut. Où faut-il en chercher les causes ? A l'intérieur des terres, car une chaîne déviée de sa direction normale indique la présence d'un obstacle que le refoulement n'a pu surmonter. Cet obstacle peut avoir été un noyau de terrain primitif, caché sous le sol ou s'élevant au-dessus, soit des terrains plus résistants déjà consolidés, soit encore une chaîne de montagnes déjà en possession de son relief. L'effort orogénique trouvant sur sa route une de ces barrières efficaces, ne peut tout au plus qu'y produire une faille, c'est-à-dire une cassure de grande amplitude avec un glissement des deux lèvres l'une sur l'autre.

Puisque la poussée vient du large, c'est également de ce côté qu'elle fera principalement sentir son action ; voilà pourquoi la pente descendant vers la dépression est toujours plus inclinée que celle qui descend vers la plaine, et cette loi se vérifie tout aussi bien pour les deux pentes extérieures de la chaîne complète que pour celles des rides parallèles intérieures du massif. La valeur de cette différence d'inclinaison pourra atteindre le rapport du simple au double.

Voilà les données générales du phénomène ; examinons-en les phases dans les Alpes principales suisses.

Au commencement des temps secondaires, leur emplacement actuel fut occupé par une région côtière que baignèrent les eaux de la mer permienne, et déjà alors l'instabilité de l'écorce terrestre se traduisit par un premier effort de dislocation venant du sud-sud-est, dont l'effet fut d'ouvrir quelques failles dans les couches du système houiller ; une partie de cette région s'affaissa dans la suite et donna naissance à des lacs ou des mers intérieures.

Plus tard le niveau du sol devint de plus en plus instable et sujet à de fréquentes oscillations, jusqu'à ce qu'à la fin, s'abimant définitivement sous les eaux, il fit place à une dépression continue. Ces bouleversements eurent lieu à l'époque liasique, et du moment qu'ils prirent fin, les assises ultérieures purent se déposer tranquillement sur le fond de la mer.

La contrée semble avoir joui de quelque stabilité pendant tout le temps qui s'écoula depuis la période jurassique proprement dite jusque près des temps éocènes, c'est-à-dire aussi longtemps que se formèrent les dépôts oolithiques et crétacés; ce n'est en effet que tout à la fin de cette dernière série qu'on remarque une tendance à l'oscillation, amenant à la surface un certain nombre d'îles, là où sont à présent les chaînes intérieures du côté de la plaine centrale.

La nature des sédiments change à ce moment; les temps tertiaires commencent et avec eux une nouvelle série d'oscillations et de plissements, augmentant la surface de ces îles et les soudant bientôt l'une à l'autre pour les transformer en continent. Tandis que ce dernier est en proie aux attaques violentes des eaux marines, ses éléments sont dispersés au loin et vont former les couches des terrains miocènes; en outre, les rivages subissent de fréquentes alternatives d'émersion et d'immersion, préludes de la grande débâcle finale.

Le mouvement se dessine toujours de plus en plus, et bientôt au milieu de la période pliocène, le plissement atteint son apogée, les couches sédimentaires sont violemment écrasées et soulevées, elles se dressent dans les airs soutenues par les assises inférieures et reposant sur les dômes du terrain éruptif qui vient former le noyau du relief. Dès lors une nouvelle chaîne de montagnes a défiguré l'aspect de l'Europe, et quoique la dernière venue, elle l'emporte sur les précédentes par son altitude, son étendue et son importance géographique.

D'où vient maintenant que la moitié occidentale de la chaîne, les Alpes françaises et suisses, soit si fortement déviée de la position normale qu'elle aurait dû avoir par rapport à la direction de la poussée? Pourquoi cette courbe rentrante vers la Méditerranée? La cause en est dans la constitution géologique des pays environnants. En France le massif éruptif du Plateau Central et l'extrémité méridionale des Vosges, en Suisse le système du Jura, en Allemagne le noyau de la Forêt noire ont fait obstacle à la propagation du mouvement de poussée;

c'est contre eux que les terrains ont été comprimés, et c'est leur alignement en une courbe grossièrement dessinée qui a obligé les Alpes de se conformer à cette direction et de se replier vers la mer.

En prenant en considération le sens dans lequel s'est opéré le refoulement, nous pouvons nous assurer que la pente la plus rapide des Alpes doit être celle du versant italien ; de même l'inclinaison des montagnes de l'intérieur doit être plus prononcée du côté du sud-est. En effet, tandis que les Alpes descendent rapidement vers la grande plaine lombarde, sur le côté opposé le massif s'abaisse doucement par gradins et étages vers la plaine centrale suisse. Une disposition semblable se rencontre dans la vallée du Rhône, où la rive droite du fleuve, appartenant au massif de l'Oberland, est bien plus abrupte que la rive gauche. La pente du versant italien atteint près de six pour cent ($3^{\circ} 20'$), chiffre qui paraîtra peut-être bien faible, mais nous sommes en ceci le jouet d'une illusion, car lorsqu'à l'horizon apparaît à nos yeux une chaîne de montagnes, nous sommes portés à mettre sur des plans assez rapprochés la base et le sommet et nous croyons avoir devant nous une muraille rocheuse fortement inclinée. Une valeur de dix pour cent, soit environ six degrés, ne se rencontre que très rarement dans un massif, parce que cela suppose une différence de niveau de cent mètres entre deux points du versant séparés à peine l'un de l'autre par la distance d'un kilomètre.

Lorsque le dernier cataclysme orogénique fut passé et que le sol fut revenu à son état d'équilibre, quel a dû être l'aspect de la contrée soulevée ? Quels effets ont produit sur les couches sédimentaires le bouleversement et le rétrécissement d'une zone réduite aux trois cinquièmes de sa largeur primitive ? Il règne sous ce rapport une grande variété, accrue encore par l'action de la pesanteur et de phénomènes mécaniques de laminage et de pression.

A la base de la pente la plus douce, le terrain ne présente

souvent que de simples ondulations, des plis réguliers avec un axe vertical ou incliné; plus loin dans le massif, à mesure que l'on se rapproche de la ligne de faite, les contournements se compliquent, les glissements se produisent, les couches sont cambrées, coupées, divisées avec les dérangements les plus bizarres; les cassures se déclarent, s'amplifient, deviennent des gorges étroites, des précipices sans fond, des trous d'enfer. Ici vous trouvez un escarpement à pic, là un amas de quartiers de roches arrachés au massif, plus loin des rochers proéminents, surplombants, prêts à se détacher du reste de la montagne. Tel anneau de la chaîne est labouré par des failles avec ou sans rejet, comme dans le massif de la Grande Chartreuse, dans tel autre les assises se sont élevées en voûte, rompue parfois et démantelée, formant un pli en éventail, comme au Mont Blanc. D'importantes vallées se sont dessinées, celle du Rhône, celle du Rhin, etc., des coupures transversales ou cluses se sont ouvertes; des terrains ont même été soulevés jusqu'à la verticale, ils ont été jetés en avant sur d'autres plus jeunes qu'eux, se pliant et se repliant encore dans un désordre et un chaos qu'on a tant de peine à débrouiller maintenant.

Ainsi une coupe menée de Zurich au delà de Walen montre les couches miocènes relevées au sud du lac d'abord en un premier pli régulier, puis en un second plus comprimé, ressemblant assez bien à un coin, avec l'axe incliné vers la plaine. Plus loin elles se relèvent une troisième fois suivant un axe encore plus incliné, mais ici les dépôts crétacés sortant presque verticalement de dessous la mollasse, y déterminent une solution de continuité; dans ces dépôts, une double ondulation a creusé deux dépressions dont les sédiments éocènes occupent le fond.

A Walen les effets du refoulement sont encore plus considérables: la couche crétacée y a été contournée en forme d'un S majuscule couché, mais la partie supérieure cassée net, a été séparée du reste du terrain; de là une pente

abrupte où se rencontre une succession anormale d'assises, car entre le sommet et la base, tous les deux composés du même terrain crayeux, affleure un dépôt éocène que surmontent des couches jurassiques plus anciennes. A une certaine distance la pente se relève considérablement, tandis que les assises se succèdent de nouveau avec régularité en un plissement incliné vers les Alpes.

Les personnes qui ont parcouru la vallée du Rhône, se rappelleront peut-être, entre le lac de Genève et Martigny, deux montagnes assez élancées, placées comme en sentinelle sur chaque rive du fleuve; ce sont la Dent du Midi et la Dent de Morcles. Cette dernière offre un exemple encore plus intéressant de la complication introduite par les phénomènes orogéniques dans la disposition des matériaux du sol.

La Dent de Morcles repose dans une légère dépression en guise de coupe, creusée dans un noyau de schistes cristallins. Avant le principal soulèvement, neuf terrains différents s'y étaient successivement déposés, et après la catastrophe quatre seulement, les quatre plus anciens, ont gardé leur place relative: en bas, un poudingue houiller avec des schistes, puis les cargneules du trias, ensuite, dans le fond de la coupe, les couches liasiques que surmonte un calcaire jurassique.

Lorsque les schistes cristallins ont été exhausés, les assises supérieures n'ont pu s'étirer et s'allonger de façon à suivre le noyau dans ses mouvements et à en prendre la configuration; elles se sont brisées et déchirées sur les flancs qui regardent le fleuve et on en retrouve de nos jours encore quatre respectées par l'érosion, savoir la première, la seconde et la quatrième de celles que nous venons de citer, surmontées d'une couche néocomienne. Au sommet de la Dent, à partir du calcaire jurassique, la disposition est fort étrange. La couche néocomienne et les quatre qui la recouvraient primitivement ont été soulevées du côté de l'intérieur des montagnes, et tout l'ensemble, après avoir été redressé verticalement, s'est replié en bon ordre du côté opposé, par un mouvement de charnière,

de telle façon que le terrain le plus récent, le flysch éocène, est partiellement en contact immédiat avec le calcaire jurassique sur une épaisseur double de sa puissance primitive. Le terrain qui devait lui être immédiatement inférieur le recouvre au contraire tout entier, le contourne du côté opposé à la vallée et passe en dessous sur environ la moitié de la longueur. Suivent alors les autres couches en sens contraire de leur position normale, c'est-à-dire le gault, le rhodanien, l'urgonien et le néocomien, appartenant tous à la série crétacée.

La première de ces assises avait, elle seule, subi déjà un mouvement identique : après un premier plissement, elle avait été pliée une seconde fois vers l'intérieur (l'érosion en a détruit la jonction), puis une troisième fois vers la vallée, et on rencontre ainsi trois affleurements de cette couche sur le talus de la montagne.

Après avoir décrit dans ses grandes lignes l'action de la cause déterminante du phénomène orogénique, consacrons aussi quelque attention aux agents de second ordre dont l'œuvre de démolition a commencé avec les premiers ridements et continue encore sous nos yeux.

L'aspect extérieur actuel des Alpes, comme d'ailleurs celui de toutes les montagnes, est dû à un ensemble de causes opérant avec une [intensité et une vitesse variables selon l'époque et selon leur nature, mais toutes conspirant à une même fin, le nivellement progressif du relief. Et il faut avouer qu'elles réussissent admirablement dans la poursuite de leur but, car on admet assez généralement que les Alpes ont perdu depuis leur soulèvement une quantité de roches équivalant à la moitié de leur masse entière.

Au nombre de ces agents, pour commencer par le moins important, il faut citer l'action de l'atmosphère. L'air que nous respirons attaque certaines parties des roches, déplace leurs éléments, les décompose et les réduit ainsi en fragments. Le granit nous en fournit un bon exemple : on dit bien dans la conversation « dur comme un rocher de granit » mais l'air

atmosphérique pulvérise à la longue le feldspath, un des trois éléments constitutifs de cette roche (quartz, feldspath, mica) et le transforme en kaolin, vulgairement appelé terre à porcelaine.

L'atmosphère est en outre capable de produire des effets destructeurs d'un autre genre, par suite des courants qui y prennent naissance. Le vent, surtout le vent violent, le vent d'orage et de tempête ébranle les quartiers de rochers mal équilibrés ou imparfaitement soudés au reste de la montagne et cet ébranlement peut en amener la chute; le rocher détaché bondissant sur la côte, arrache et emporte d'autres fragments jusqu'à ce qu'il arrive au fond de la vallée ou qu'un obstacle plus puissant, en lui barrant le passage, lui marque aussi le terme de sa course.

Mais que sont les dégâts causés par l'action de l'atmosphère comparés aux ruines qu'amoncellent les météores aqueux? Les précipitations atmosphériques, soit sous forme de neige, soit en pluie, voilà les grands destructeurs des massifs, voilà les adversaires implacables qui ne cessent de comploter pour découronner et anéantir, s'ils le pouvaient, les cimes montagneuses. La rosée et même le brouillard, surtout s'il persiste, attaquent par leur humidité le ciment des roches hétérogènes, le dissolvent parfois et laissent ainsi les grains sans adhérence, prêts à être emportés par la pluie ou le vent.

Les eaux qui circulent en minces filets entre les jointures des rochers, exercent la même action dissolvante et sont capables de détruire la cohésion des pans de roche avec les montagnes; arrive-t-il alors qu'un bloc n'est plus suffisamment soutenu par sa base, il se détache de l'escarpement et roule en bas du talus. Le ravage sera encore plus grand quand les eaux rencontreront sur leur route une couche inclinée d'argile imperméable, car elles vont la déliter et en faire une pâte boueuse; la roche supérieure manquant alors de soutien et pressant de tout son poids la couche ramollie,

glissera le long de la pente et ira joncher la vallée de ses débris.

Ce serait une erreur de croire que ces éboulements, pouvant facilement atteindre les proportions d'une véritable catastrophe, sont rares dans l'histoire; ils ne sont au contraire que trop fréquents.

Ainsi au XVIII^e siècle, deux des cinq pics surmontant les Diablerets dans l'Oberland se sont écroulés, ont barré la route du torrent et recouvert les prairies d'une couche de pierres épaisse d'environ cent mètres. Des éboulements du même genre ont eu lieu au Righi, au massif de Bernina et plusieurs fois aussi la Dent du Midi a secoué une partie de sa masse dans la vallée.

En voici un autre exemple qui mettra mieux en évidence comment l'aspect du pays peut être singulièrement modifié à la suite d'accidents de ce genre. En 1806, après deux années consécutives de grande humidité, des pluies abondantes n'avaient cessé de tomber en Suisse pendant tout l'été; soudain, le deux septembre au matin, la partie supérieure du Rossberg, près du lac de Lowerz en face du Righi, se fendit, les crevasses devinrent bientôt de plus en plus nombreuses et finalement le sommet s'ébranla. D'énormes quartiers de roches se détachèrent de la montagne, roulèrent avec fracas au fond de la vallée et couvrirent de débris les deux cents chalets épars dans les communes de Lowerz, Rothen, Busingen et Goldau. Environ mille personnes furent ensevelies sous les ruines, le lac fut comblé en partie et une vague que la chute des pierres souleva dans les eaux, balaya les maisons du bord opposé. Quant à la montagne, elle perdit à la suite de cet éboulement une bande rocheuse représentant une masse de plus de quarante millions de mètres cubes.

Les petits filets d'eau si abondants que la fonte des neiges laisse circuler dans les interstices des rochers, deviennent des agents de morcellement encore plus puissants lorsque la température s'abaisse au-dessous du point de congélation. Qu'arrive-

t-il alors? L'eau se solidifie, se gèle, mais dans ce passage à l'état solide elle se dilate nécessairement, elle augmente d'un douzième en volume et doit par conséquent occuper un espace plus vaste. Or cet espace elle ne peut le trouver qu'en écartant les parois qui la retiennent prisonnière ; la lutte s'engage ainsi entre le rocher et le filet d'eau congelé, et quel sera le vainqueur? Ce sera l'élément liquide, par la force irrésistible développée dans sa solidification. Voilà donc la fissure agrandie; plus tard arrivera le dégel, puis une nouvelle congélation et ainsi de suite. Vous comprenez suffisamment à quoi ces alternatives doivent conduire, c'est-à-dire au morcellement complet du rocher dont les fragments de plus en plus réduits iront former un talus d'éboulement au pied de la chaîne.

Ces causes agissent avec lenteur, c'est vrai ; c'est le cas de la goutte d'eau creusant la pierre, mais représentez-vous ces mêmes causes à l'œuvre dans toute la Suisse, et vous devrez convenir qu'elles sont en état d'introduire après quelques milliers d'années de notables modifications dans l'aspect du pays.

La plus grande part dans le façonnement et la sculpture des Alpes revient au ruissellement prolongé des eaux superficielles ainsi qu'aux glaciers, celles-là dans les régions de faible altitude lorsque par suite de leur abondance elles n'ont pu pénétrer dans la terre ni imprégner des plantes, ceux-ci dans les endroits plus élevés où règne une température plus froide.

Les Alpes, disions-nous plus haut, ont acquis leur relief principal et leur plus grande altitude à l'époque pliocène ; or, à partir de cette date les eaux météoriques, qui n'avaient pourtant pas attendu ce moment pour commencer leur œuvre de dégradation, se sont précipitées sur la terre avec une abondance extraordinaire. En effet, les temps postérieurs à la période tertiaire ont été caractérisés par une humidité excessive dont on ne peut encore expliquer l'origine avec certitude, quoique les traces en soient bien évidentes.

Dans les régions supérieures plus froides, la neige s'entassait

dans les cirques, et après avoir été transformée en névé, y donnait bientôt naissance aux glaciers. Pendant le mouvement de descente de ces derniers vers les contrées inférieures, les dégradations faites aux sommets par le vent, les avalanches, les gelées, etc., amenaient la chute de sables et de pierres sur les fleuves glaciaires. Ces débris tombant dans les fissures, ainsi que les roches prises entre la glace et la montagne, ont été entraînés dans le mouvement de translation, mais fortement enchâssés dans la masse solide, ils ont exercé un frottement très puissant contre les pentes montagneuses, les ont polies, en ont arraché les saillies, et laissé comme marque de leur passage ces roches à aspect singulier, communément appelées roches striées ou moutonnées.

Les quartiers de roches ou blocs erratiques éparpillés en Suisse et dans les contrées limitrophes, attestent l'extension considérable que les glaciers ont eue autrefois. Celui du Rhône par exemple, grossi par ceux du Mont Rose, du Mont Blanc et d'autres, a rempli la vallée du Rhône et le lac de Genève et son front s'est étalé en un gigantesque éventail devant les villes de Lyon et de Vienne en Provence.

Un climat plus doux permettait à l'humidité atmosphérique dans les régions situées plus bas, de se précipiter sur le sol sous forme de pluie, et quoiqu'elles fussent déjà très abondantes elles-mêmes, ces eaux étaient encore grossies par toute la quantité de glace qu'une fonte périodique ramenait à l'état liquide. La puissance des agents extérieurs étant en raison directe non seulement de leur quantité, mais encore des différences de niveau dont ils disposent, il ne sera pas difficile de nous représenter les ruines entassées par les glaciers et les eaux ruisselantes, ayant libre cours sur une si grande superficie et dans une chaîne de plusieurs centaines de mètres plus haute que les Alpes actuelles.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que le refoulement des roches a fait naître forcément dans les couches un vaste réseau de fractures. Les eaux coulant avec violence dans ces

ouvertures et charriant toutes sortes de débris, n'ont pu manquer d'en user les parois par un frottement continu, de les élargir, d'en faire bientôt des couloirs et des gorges; elles s'échappaient de là pour ruisseler sur les talus ou rebondir de roche en roche jusqu'au fond, continuaient leur route par mille détours en courants impétueux, grossissaient sans cesse leur volume par de nouveaux apports latéraux et tombaient en cascades dans les vallées inférieures et dans les plaines où elles s'épandaient en fleuves d'une imposante largeur.

Quelle n'a pas été l'impétuosité de ces eaux sauvages lorsqu'après avoir coulé par mille petits canaux, elles sont venues se réunir dans une gorge plus spacieuse! Quelle n'a pas été leur puissance d'érosion lorsqu'elles se sont élancées furieuses contre des couches tendres et friables. Dans leur cours vagabonde, elles ont miné les rochers, les ont arrachés, broyés les uns contre les autres, triturés, réduits en poussière et emportés vers l'Océan.

Ce sont ces glaciers et ces torrents qui, avec les matières tenues en suspension et pendant une longue série de siècles, ont approfondi les vallées primitives, creusé des cols, des gorges, des tranchées, découpé et déchiqueté les montagnes. Les trainées de blocs rocheux, restes des anciennes moraines, les cailloux si nombreux dans le lit des torrents, les deltas formés à l'entrée d'une eau plus tranquille, témoignent de l'étendue et de l'intensité de leur action destructive.

Quiconque a parcouru l'Oberland bernois et examiné un peu en détail certains paysages, y aura trouvé des traces d'érosion nombreuses et bien apparentes. Le sommet du Saint-Gothard s'est abaissé insensiblement sous l'action incessante des eaux du Rhône, du Rhin, du Tessin et d'autres rivières qui prennent leurs sources sur les flancs de ce massif.

Pourquoi le canton du Tessin est-il tellement raviné? Quelle est l'origine de ses belles gorges? C'est encore l'eau pluviale ramassée en torrents, mais avec cette particularité que l'exposition de ce pays aux vents du sud y exagère les précipitations

atmosphériques. De nos jours encore, par un déboisement imprudent, les habitants ont grandement contribué au ravinement de leur contrée; aussi dans ces conditions est-il tout naturel d'y trouver un nombre beaucoup plus grand de profondes tranchées, d'éboulis, de ruines, de villages entraînés et dévastés.

Comme exemple de grande érosion on pourrait citer encore sinon l'ouverture du moins l'approfondissement de la vallée du Rhône entre les Dents de Moreles et du Midi, la formation du beau cirque d'Ilgraben près du Rhône, ainsi que le creusement de la vallée de Chamounix, car autrefois les Aiguilles Rouges, que cette vallée sépare actuellement du Mont Blanc, faisaient corps avec celui-ci, témoin les lambeaux de terrain sédimentaire trouvés au sommet des Aiguilles.

Le fait le plus remarquable à citer sous ce rapport, c'est ce qu'on pourrait appeler le déplacement du Mont Rose ou plus exactement la déviation de la ligne de faite des Alpes. Anciennement cette ligne passait par les cimes du Mont Blanc, du Simplon et du Saint-Gothard en coïncidence avec la direction générale du système. Comme les montagnes situées au milieu de cette zone, étaient composées de calcaires, de micaschistes et de roches feldspathiques facilement attaquables par les eaux, elles ont été insensiblement minées et se sont écroulées, et de cette façon la ligne de plus grande hauteur a reculé sans cesse jusqu'à ce qu'elle rencontrât le massif cristallin du Mont Rose, contre lequel l'effort des eaux ruisselantes est venu se briser.

Il est incontestable que dans ces temps reculés l'action des eaux superficielles a été bien plus intense qu'elle ne l'est maintenant. De nos jours doit-on encore leur attribuer quelque effet? Oui, cette action continue, et de même que l'effort orogénique semble se faire sentir encore et se traduire par de fréquents tremblements de terre dans les Alpes, de même les eaux superficielles exécutent leur œuvre, lentement il est vrai mais efficacement. N'oublions pas que la Suisse est le réservoir où viennent puiser les fleuves de l'Europe centrale,

et que de toute la quantité de pluie tombant en Europe, un quart arrose le territoire de la république helvétique, alimentant 470 glaciers et un grand nombre de rivières.

C'est ainsi que la nature sans cesse à l'œuvre de différentes façons à tous les endroits du globe, s'efforce pour ainsi dire de ramener à leur premier aspect ces pays maintenant encore si bouleversés; elle tend à en abaisser régulièrement les hauteurs, comme elle a déjà partiellement réussi à le faire pour d'autres reliefs plus anciens, et si le temps suffisant ne lui fait pas défaut, elle en viendra à bout, tout en permettant peut-être à ceux qui vivront après nous, d'être témoins de merveilles tout aussi grandes et même plus magnifiques encore.



LES 24 FUSEAUX HORAIRES

POUR LA

réglementation internationale des heures.

par le F. ALEXIS M. G.

Déjà au congrès géographique de Venise, en 1881, nous avons remis une note dans laquelle, nous mettant au point de vue de l'enseignement de la géographie et de la cartographie scolaire, nous disions :

» L'usage qui se fait actuellement dans les écoles, des degrés de longitude tracés sur les cartes géographiques est à peu près nul, et il en sera ainsi tant que ces degrés n'indiqueront pas, d'une manière fixe et acceptée par tous, la position relative en longitude des villes et des pays du globe, comme le font les parallèles pour la position en latitude.

» La diversité des premiers méridiens choisis par les nations ; leur passage à travers les pays les plus importants de l'Europe, qu'ils coupent d'une manière fâcheuse ; la distinction de la longitude en occidentale et en orientale, d'où résulte une certaine confusion ; l'emploi des méridiens tracés de 10 en 10, sans rapport simple avec les heures, sont autant de points difficiles à résoudre dans l'enseignement en général. »

Ce sont ces difficultés que nous voulions faire disparaître ou atténuer autant que possible par l'adoption d'un *méridien initial universel*, au sujet duquel, dans la prévision du rejet probable du *méridien de Paris*, nous préconisions celui de l'*Ile de Fer*, qui avait pour lui les avantages de l'ancienneté, de la *neutralité* et d'une situation océanique.

Dans ces derniers temps, la question a fait du chemin ; mais nous n'avons pas à en faire ici l'historique. Rappelons seulement qu'au congrès de Washington en 1884, 23 nations sur 25 ont adopté le méridien de Greenwich, comme étant de fait le plus usité. — Depuis, on a proposé le méridien initial de *Jérusalem*, lequel se recommande par des considérations d'ordre chrétien, historique et chronologique ; mais il arrive trop tard, et il serait d'une application un peu compliquée pour servir de base à l'unification des heures.

Du reste, les Américains, se plaçant sur le terrain pratique, ont déjà inauguré aux États-Unis le système dit des fuseaux horaires.

C'est en 1883 que les soixante-quinze directeurs des compagnies de chemins de fer de cet immense pays, pour échapper au chaos d'autant d'heures différentes suivies jusque-là, convinrent de choisir quatre heures normales basées sur le méridien de Greenwich, et d'appliquer chacune de ces heures à toute une bande de territoire de 15° en longitude (ce que l'on appelle fuseau horaire).

Ils obtinrent ainsi l'*Eastern Time* (temps de la région de l'Est), à 75° O. de Greenwich ; le *Central Time*, à 90° ; le *Mountain Time*, à 105°, et le *Pacific Time*, à 120°. Ces temps sont en retard respectivement de 5, 6, 7 et 8 heures par rapport au temps de Greenwich. Plusieurs indicateurs de chemins de fer adoptent même la division de la journée en 24 heures, au lieu de deux fois douze heures, et le public en est satisfait.

Ce système des fuseaux, usité aux États-Unis et au Canada, a été adopté déjà par la Suède, la Russie, le Japon, et le sera

probablement bientôt par l'Angleterre et ses immenses colonies, de même que par l'Allemagne, l'Autriche et d'autres pays d'Europe. Il a même en France de chauds partisans, tels que M. de Nordling, qui préfèrent suivre le mouvement, et accepter le fait accompli plutôt que de rester dans un isolement fâcheux. D'ailleurs, en compensation, la France n'aura-t-elle pas la satisfaction de voir son système métrique adopté aussi par toutes les nations du globe ?

Le système américain doit se généraliser pour le globe entier par la division en 24 fuseaux de 15°, correspondant aux 24 heures de la journée.

Mais alors que M. Allen (États-Unis) avait affecté aux 24 fuseaux des noms géographiques *sans ordre déterminé*, M. Fleming (Canada) proposait de les désigner simplement par les lettres A, B, C, etc., de l'*alphabet* latin.

Le projet suivant de M. Schram, de Vienne, réunit les avantages de ces deux procédés, et a quelque chance d'être adopté partout.

Chaque fuseau est non seulement marqué d'une lettre de l'alphabet latin, mais cette lettre est l'initiale d'un nom propre d'accident géographique : île, mer, golfe, ville, etc., situé dans le fuseau même et choisi principalement pour servir de repère.

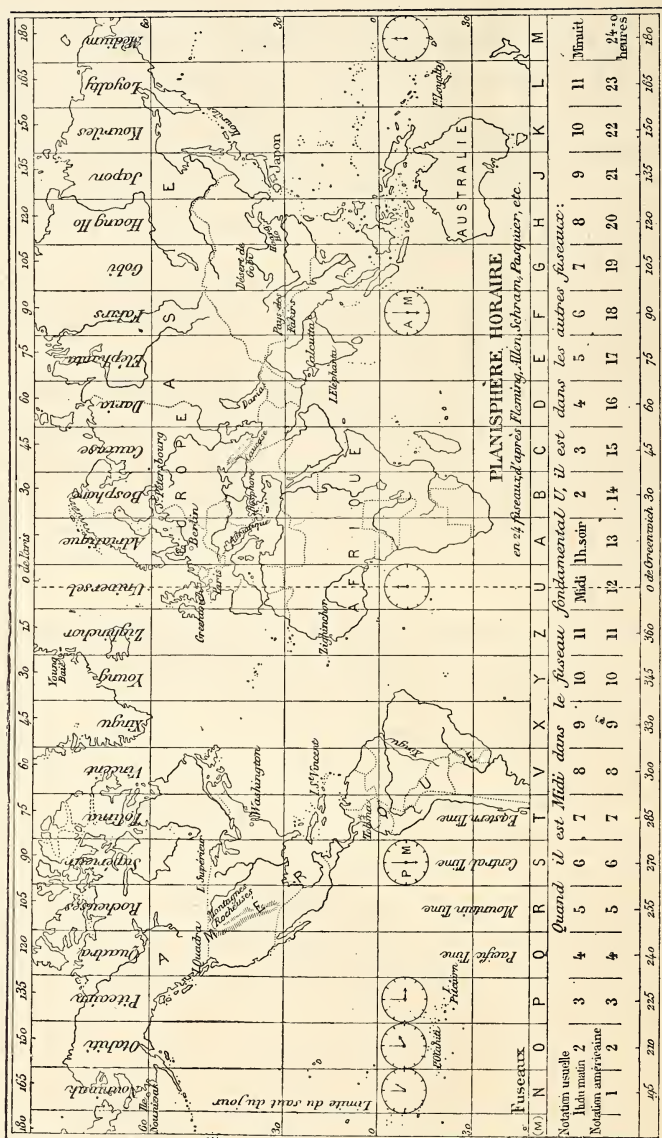
Le fuseau initial ou central a pour axe le méridien de Greenwich et s'étend à l'est et à l'ouest de 7 degrés 1/2. Il reçoit la lettre U, initiale du mot *Universel*, parce qu'il détermine l'heure universelle et internationale.

Ainsi qu'on peut en juger par la carte ci-jointe, les fuseaux suivants portent les autres lettres alphabétiques accompagnées des noms géographiques choisis, et ils se succèdent vers l'est dans l'ordre ci-après :

Fuseau : A désigné par la mer *Adriatique*, et allant de 7° 30' à 22° 30' E. Greenwich ;

” B *Bosphore* (détroit), ou *Balkans* (montagne) ;

” C *Caucase* (monts), ou *Chaldée*, ancienne contrée d'Asie ;



Planisphère des 24 fuseaux horaires, pour la réglementation internationale de l'heure, par F. ALEXIS-M. G. (Système américain, avec la notation de M. Schram).

- Fuseau : D *Daria* (fleuve du Turkestan);
" E *Elephanta* (petite île de la côte de l'Hindoustan,
près de Bombay);
" F *Fakirs* (Inde, pays des);
" G *Gobi* (désert de Mongolie);
" H *Hoang-Ho* (fleuve chinois);
" J *Japon*;
" K *Kouriles* (îles);
" L *Loyalty* (îles);
" M *Médium* ou *Milieu*, anti-méridien de Greenwich.

En continuant dans le même sens, mais dans l'hémisphère occidental, on trouve :

- Fuseau : N *Nouniwak* (petite île de l'Alaska);
" O *Otahiti* (île Tahiti);
" P *Pitcairn* (îlot océanien);
" Q *Quadra-et-Vancouver* (île);
" R *Rocheuses* (montagnes);
" S *Supérieur* (lac canadien);
" T *Tolima* (volcan colombien);
" V *Vincent* (île *Saint-*), des Antilles;
" X *Xingu* (fleuve brésilien);
" Y *Young* (baie du Groënland);
" Z *Zighinchor* (localité sénégalienne).

On remarquera que les trois fuseaux L, O, Z, sont désignés par deux îles et une localité des colonies françaises.

Total: 24 fuseaux ou zones, dont 12 à l'est et 11 à l'ouest du fuseau de Greenwich, qui compte pour le 0 ou le 24°.

Notons que, dans le système horaire, chaque fuseau de 15° est en avance ou en retard d'une heure sur ses voisins. Lorsqu'il est midi, par exemple, dans le fuseau de Greenwich, il est une heure après-midi dans le fuseau A, deux heures dans B, trois heures dans C et ainsi de suite: minuit existe pour le fuseau *médium* ou M.

Les douze premiers fuseaux étant à l'est, sont en avance sur Greenwich, tandis que les onze fuseaux suivants, étant à

l'ouest, sont en retard : le fuseau N est en retard de 11 heures, O de 10 heures, P de 9 heures, X, Y, Z, de 3, de 2 et de 1 heure.

Quant aux minutes, elles sont les mêmes dans un temps donné pour tous les fuseaux, ce qui est aussi un grand avantage pour le réglage des heures d'une montre.

D'ailleurs, les 24 fuseaux se réduiraient eux-mêmes pratiquement à 16 ou 17, car il y en a plusieurs qui ne s'appliquent qu'à des portions océaniques ou à des territoires peu importants. En outre, chaque fuseau étant de 15° de longitude, engloberait généralement, surtout en Europe, plusieurs États ou pays qui auraient une même heure normale.

Ainsi le fuseau U, *Universel*, comprendrait non seulement les Iles Britanniques, mais encore la Hollande, la Belgique, la France, l'Espagne, le Portugal, le Maroc, l'Algérie, etc., dont les horloges pourraient sans inconvénient marquer l'heure de Greenwich, puisque l'écart avec l'heure locale ou nationale de ces pays n'excéderait guère 20 à 40 minutes au plus. L'heure normale ne diffère que de 9 minutes de l'heure de Paris, ou de 4 seulement de l'heure de nos chemins de fer.

De même, le fuseau A renfermerait la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Tunisie, etc., dont les horloges seraient d'une heure en avance sur celles du fuseau U.

Le fuseau B comprendrait la Russie, la Turquie, l'Égypte, le Congo, avec une avance de deux heures, et ainsi de suite.

Il va de soi que les limites *théoriques* des méridiens se modifient dans la *pratique*, de façon à s'identifier avec les limites *politiques* des pays. Un État, tel que la France, l'Allemagne, entre tout entier dans le fuseau qui en contient la plus grande partie.

C'est en cela même que la division du globe en fuseaux horaires deviendrait intéressante dans l'enseignement, car les élèves apprendraient ainsi la position relative des divers pays,

en même temps que la notion des longitudes, greffée sur celle des heures.

C'est là ce que nous réclamons au nom de notre enseignement populaire, comme d'autres l'ont réclamé au nom du service maritime ou des chemins de fer, de la télégraphie, de la téléphonie, de la météorologie et autres sciences spéculatives ou pratiques.

P. S. I. En avril, M. le ministre des chemins de fer a annoncé à la Chambre que son intention est d'adopter l'heure, et par conséquent le méridien de Greenwich, bien que l'Académie royale eût opté pour l'heure de Bruxelles.

II. Dans son discours du 16 mars au Reichstag, feu le maréchal de Moltke a préconisé l'adoption par l'Allemagne de l'heure de Greenwich (correspondant avec l'heure de Stargard, ville prussienne).

III. Nous recevons de M. Sandford Fleming, directeur du *Canadian Pacific*, l'un des promoteurs de la réforme horaire, le dernier *Report of the special Committee on uniform Standard time*, de New-York, daté du 21 janvier 1891.

Dans ce rapport, nous voyons que le projet subit les modifications suivantes :

1° On abandonne la dénomination des fuseaux par les lettres alphabétiques (trop variables dans les diverses langues) pour les remplacer par les nombres de 0 (fuseau initial) à 23 inclusivement.

2° L'ordre de progression des nombres serait, non plus de l'O. à l'E., mais de l'est à l'ouest, *dans la direction du mouvement apparent du soleil*. (Les avantages de ce renversement sont contestables).

3° Le fuseau initial 0 serait celui de l'antiméridien de Greenwich, de façon que le fuseau *zéro* coïncide avec le *zéro* des heures, point de départ du jour (ce qui est très logique). Le fuseau de Greenwich serait le 12° au lieu d'être le zéro.

A part ces modifications de détails, le fond du système américain, basé sur l'heure de Greenwich, reste le même.

Il ne sera pas impossible plus tard d'adapter à l'ordre *numérique* des fuseaux un ordre *alphabétique* propre à chaque langue, et de choisir une nouvelle série d'accidents géographiques pour remplacer la série de M. Schram. Attendons pour cela qu'on se soit mis d'accord sur les points essentiels.

(Mai 1891).

A.-M. G.



LES ILES SAMOA.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil et conseiller
de la société.

Deuxième partie.

Dans la deuxième partie de cette notice, nous développerons les causes de la triste position dans laquelle se trouve actuellement le petit royaume de Samoa. A cet effet, il sera nécessaire de relater les événements qui se succédèrent à partir de 1869 jusqu'en 1887, et qui furent cause que ce pays a été en proie à l'anarchie, avec des alternatives de paix et de guerre.

Malgré de nombreuses recherches, on n'a pu jusqu'à ce jour obtenir aucun renseignement précis sur l'histoire ancienne de Samoa, et les traditions, sur lesquelles on aurait pu se baser, sont tellement contradictoires, que réellement elles ne méritent aucune croyance. Quoique les indigènes aient perdu jusqu'au souvenir des luttes qu'ils eurent à soutenir contre les insulaires de Tonga, il est un fait incontestable; c'est que ces luttes eurent lieu. Leurs fines nattes *Ie Togna* prouvent que ce furent les Tongais qui leur enseignèrent ce genre de fabrication, dont les produits devaient servir de contribution de guerre. Quelques anciennes voies dans les montagnes portent encore le nom de *Ala i Togna*, route des Tongais.

On ne saurait nier que les Samoans, à une époque pré-historique, étaient bien plus avancés en civilisation qu'ils ne l'étaient lorsqu'on découvrit cet archipel (1).

On a découvert dans l'intérieur, derrière Apia, au milieu d'un épais fourré, des ruines connues de quelques rares étrangers et que les naturels désignent sous le nom de *Séjour des Esprits*. Ces ruines consistent en colonnes et en dalles polies, régulièrement coupées, travaillées et disposées sur un immense cercle. A quelque distance on a retrouvé la carrière d'où l'on avait extrait cette pierre granuleuse. Les Samoans de l'époque actuelle n'auraient jamais pu exécuter ce travail; vainement a-t-on interrogé les légendes, jusqu'ici on ignore encore par qui et dans quel but ces constructions ont été élevées.

D'après les insulaires, il existe encore des vestiges fort curieux de ce genre dans d'autres localités, mais inaccessibles à cause de la puissante végétation du sol.

Quoique l'on puisse reprocher aux Samoans d'avoir perdu la mémoire des faits historiques, ce qu'on doit peut-être attribuer à l'influence du climat et à leur indolence naturelle, cependant ils se ressouviennent avec orgueil de l'ancienne et grande famille des *Malietoa*. Les *Malietoa* ont été de tout temps respectés, obéis et, quoique régnant sur presque tout l'archipel, jamais ils n'ont abusé de la supériorité que leur donnait la naissance et le titre de roi.

Suivant M. Poor, les *Malietoa* comptent vingt-cinq générations en ligne directe, issues d'une souche dont les ancêtres remontaient à des temps fabuleux. Il paraît que le prestige de cette famille est dû à un de leurs ancêtres qui, exaspéré

(1) Les descendants des anciens Péruviens, déjà avancés en civilisation et qui les premiers avaient pénétré au Brésil du côté des Amazones, ont fini, par la force des circonstances, par oublier le degré de civilisation de leurs ancêtres et ont adopté des mœurs et des coutumes sauvages. Citons à l'appui de cette hypothèse l'opinion du savant Humboldt: « L'état sauvage en Amérique était le vestige d'une civilisation éteinte. »

de voir les Tongais régner en maîtres sur tout l'archipel, leva l'étendard de la révolte et les chassa de son pays.

Tout ce que les naturels peuvent nous apprendre au sujet de l'histoire de leur patrie, c'est que, malgré la suprématie des Malietoa, les chefs de chaque district prétendaient gouverner en maîtres absolus et que pendant nombre d'années il régna des dissensions continuelles entre les districts, les chefs et les indigènes des différentes îles. Ces conflits finirent par allumer des guerres cruelles malgré le bon naturel des habitants. Ce qui envenima ces luttes barbares, c'est qu'une autre famille puissante, celle des *Tupuas*, voulut rivaliser avec les Malietoa. Chacune de ces familles eut ses partisans dans les divers districts et les luttes, loin de cesser, n'en devinrent que plus fréquentes et plus désastreuses.

A l'arrivée des missionnaires anglicans en 1830, ils remarquèrent que les naturels avaient certaines notions du christianisme ; ce qu'on attribue à des matelots déserteurs ou à des naufragés et peut-être aux *convicts* échappés de l'Australie.

Ce n'est que quinze années après, en 1845, que le vicaire apostolique de l'Océanie centrale y envoya un missionnaire Mariste, qui depuis fut mangé par les sauvages des Nouvelles-Hébrides. Plus tard d'autres missionnaires prêchèrent la parole divine à Savaii.

Comme dans toutes les îles de l'Océanie, les missionnaires protestants virent d'un œil jaloux leurs frères en Dieu travailler à la vigne du Seigneur et leur suscitèrent toutes sortes d'avanies.

Lorsque les guerres civiles, auxquelles les indigènes convertis au christianisme refusèrent de prendre part, éclatèrent en 1852, les pasteurs protestants (genre Pritchard de tapageuse mémoire) profitèrent de cet état d'anarchie pour brûler le principal village des catholiques. Les hommes, les femmes et les enfants furent fouillés et on leur arracha les rosaires, les crucifix et d'autres emblèmes de piété.

A Tutuila, les néophytes furent obligés de se réfugier à Upola, tant était grande la fureur des protestants à l'égard

des nouveaux convertis. Au lieu de donner l'exemple de la charité chrétienne, ils se firent les persécuteurs de leurs frères chrétiens.

A partir de 1849 jusqu'en 1858 le pays fut désolé par une sanglante guerre civile, entre les naturels des îles Upolu et Manono. On massacre de part et d'autre non seulement les adultes, mais les femmes et les enfants.

En 1868 et en 1876, la guerre éclata de nouveau, mais pas avec la même intensité ; ce furent quelques chefs des districts qui suscitèrent des conflits entre les indigènes des différentes îles.

Les compagnies commerciales allemandes profitèrent de ces dissensions et du manque d'un gouvernement énergique pour obliger le gouvernement local à épouser leurs intérêts et à leur donner le contrôle de l'administration. Dans cette lutte du fort contre les faibles, les consuls américains firent tous leurs efforts, mais parfois en vain, pour protéger les Samoans.

Ce qui prouve que ces consuls avaient pris la défense des opprimés, c'est qu'à la conférence qui se tint en 1888 à Washington pour régler les affaires politiques de Samoa, M. de Bismarck se plaignit amèrement de leur conduite.

La période de 1868 à 1888 fut une période néfaste pour le roi Malietoa Laupepa. Il fut détrôné par les Allemands, amené, ainsi que deux autres chefs, à bord d'un de leurs navires de guerre, qui le conduisit aux îles Marshall, à la Nouvelle-Guinée, et de là aux possessions allemandes en Afrique. Ensuite il fut emprisonné au Hanovre, d'où on le renvoya en Afrique. Le navire de guerre l'*Olga* le ramena aux îles Marshall, où il finira par mourir victime de la politique allemande. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Les détails suivants nous apprendront par quelle suite de vicissitudes l'infortuné roi Malietoa Laupepa fut détrôné et déporté hors de son pays.

Avant 1868, pendant la minorité de Malietoa Laupepa, l'autorité royale était dans les mains de son oncle *Malietoa*

Talavou, qui était l'ennemi juré des missionnaires anglicans, auxquels avait été confiée l'éducation de son neveu. Ceux-ci, désireux de faire monter sur le trône leur pupille, le proclamèrent, d'accord avec le consul anglais et les chefs inférieurs du district de Tuamasagna, roi de tout l'archipel avec le titre de *Tupu*. D'après les usages, ce titre ne pouvait être décerné qu'avec l'assentiment de tous les districts. Les districts s'y opposèrent et prirent la résolution de soutenir Malietoa Talavou, qui fut proclamé *Tupu* au commencement de 1869. Il commença à guerroyer au mois de mars contre Laupepa et le défit complètement. Ce dernier avait sous ses ordres *Tamasese*, depuis devenu rebelle et roi grâce aux Allemands, et *Mataafa*, le roi actuel et l'antagoniste du parti allemand. Malgré les efforts de Laupepa, Talavou resta sur le trône non sans devoir combattre, mais sa victoire lui coûta cher. Il dut payer aux Anglais 3.000 dollars d'indemnité pour dégâts causés à leurs propriétés, ainsi que 15.000 dollars aux Allemands. A peine put-il réunir le tiers de cette dernière somme, mais la réclamation des Allemands resta en vigueur et servit d'appui à leurs prétentions futures.

Cette guerre eut une influence funeste sur le moral des habitants. Ils reprirent leurs anciennes pratiques d'idolâtrie et pour la première fois s'enivrèrent, chose inconnue jusque lors; en un mot, la démoralisation la plus complète ne tarda guère à se développer parmi le peuple.

En 1872, l'envoyé des États-Unis proclama l'indépendance des chefs de Samoa sous la protection des États-Unis en échange de la cession du port de *Pago-Pago*. Le consul allemand protesta parce que les Américains y avaient arboré leur pavillon.

En 1873, le président Grant y envoya le colonel Steinberger. Les principaux chefs, d'accord avec les missionnaires et les résidents, conclurent la paix et instituèrent un triumvirat composé de Laupepa et des deux chefs Tupua sous le contrôle d'une assemblée législative, qui élaborait diverses lois.

Une d'elles défendit les danses obscènes et la peinture du corps. Tous ces règlements et ces lois furent communiqués aux consuls étrangers, aux missionnaires et à l'évêque catholique.

Pendant ces événements, Talavou se tint à l'écart et continua à résider à Savaii.

En avril 1875, Steinberger revint de Washington à Samoa chargé de présents pour le roi. Telle fut son activité qu'en mai de la même année, Malietoa Laupepa fut proclamé roi ou président de Samoa pour un laps de quatre ans. A cette occasion, les canons de la frégate américaine tirèrent des salves en l'honneur du roi Laupepa. Steinberger fut nommé premier ministre. On élabora une constitution ; l'assemblée législative ainsi que d'autres services publics furent réorganisés sur de nouvelles bases. Le gouvernement étant ainsi reconstitué, le roi Kalakaua des îles Hawaii reconnut en juillet 1875 l'existence des Samoans comme nation indépendante.

Steinberger continua à gouverner avec succès pendant dix mois, mais sa gestion excita le mécontentement des envieux et des ambitieux qui auraient dû le soutenir. Ils le traitèrent d'aventurier, d'imposteur, de créature des Allemands, et réussirent à mettre dans leurs intérêts les consuls et les missionnaires anglais. Le roi Laupepa, qui était d'un caractère faible et sans énergie, demanda, à leurs instigations, au consul américain la déportation de Steinberger. Malheureusement M. Forster, consul des États-Unis, pria le capitaine Stevens, commandant de la frégate anglaise *Baracouta*, de s'emparer de Steinberger. Celui-ci fut arrêté et transporté à Fidji. Les *Taimua* (sénateurs) et les *Faipule* (députés) furieux de la conduite de Malietoa Laupepa, s'emparèrent de lui et le déportèrent à son tour à l'île Apolima.

Le capitaine Stevens fut plus tard traduit devant le conseil de guerre de l'Amirauté et destitué.

Laupepa dut signer son abdication et le pouvoir tomba entre les mains des *Taimua* et des *Faipule*. Ceux-ci ne possédaient

ni l'énergie, ni les capacités voulues pour constituer un gouvernement fort tel que les circonstances l'exigeaient.

Les événements qui se sont succédé pendant dix années, de 1877 à 1886, et dont nous donnerons une courte analyse, sont empruntés aux documents recueillis à l'ambassade hawaïenne par M. Poor.

M. Weber, consul d'Allemagne ⁽¹⁾ et gérant de la société allemande, ayant appris que le gouvernement des Taimua-Faipule était opposé à l'accaparement des terres, conçut le projet de réinstaller à la tête du gouvernement Malietoa Laupepa. Il en résulta qu'il se forma un parti appelé *Puletua* dont le siège était contigu à la résidence de M. Weber. Ce fut là l'origine des guerres qui depuis dévastèrent ce beau pays et de la cause du renversement du gouvernement légitime.

Malietoa Talavou, l'oncle de Laupepa, qui n'aimait pas les étrangers, s'allia avec les Taimua-Faipule et on commença les préparatifs de guerre. Craignant ne pouvoir réussir, les alliés envoyèrent des délégués à sir A. Gordon, gouverneur anglais des îles Fidji, afin de réclamer la protection de son gouvernement. Sir Gordon jugea nécessaire d'en référer à ses supérieurs à Londres. Après le retour des délégués, les Taimua-Faipule, affolés par la peur, arborèrent le pavillon des États-Unis sur quelques îles de l'archipel et les Puletua hissèrent leurs couleurs sur divers autres points, mais les habitants de certains districts restèrent neutres.

Vers la fin de l'année la guerre éclata.

M. Weber, voyant la faiblesse du parti des Puletua, leur refusa l'aide qu'il leur avait promis et fit partir le navire de guerre *Augusta*. Le lendemain, les Puletua furent battus par les troupes du parti des Taimua ; Malietoa et ses partisans furent faits prisonniers. Une autre bataille eut lieu à Tutuila, mais les Puletua ayant été complètement défaits par les Taimua,

(1) En sa qualité de gérant de la société allemande, il exerçait les fonctions de consul d'Allemagne.

ceux-ci restèrent maîtres de la situation et établirent un gouvernement sur les bases de l'ancien parti Steinberger.

Le bruit s'étant répandu que les Anglais voulaient rétablir Laupepa sur le trône, on envoya un chef haut placé, *Le-Mamea*, à Washington pour solliciter le protectorat des États-Unis.

En 1878, sir A. Gordon débarqua aux îles Samoa avec la réponse de la reine d'Angleterre. Ayant convoqué les consuls dans le but de leur communiquer cette réponse, le consul américain refusa d'assister à cette réunion.

Dans son discours, Gordon disait que la reine ne pouvait accepter la responsabilité d'un protectorat, mais qu'elle l'avait chargé d'établir avec son concours et celui des étrangers un gouvernement stable. Les chefs décidèrent d'attendre le retour de Washington de leur délégué. Quelque temps après, le consul des États-Unis M. Adams arriva avec *Le-Mamea*, mais au lieu d'un traité de protectorat, il n'avait conclu qu'un simple traité de commerce et d'amitié. Il y était stipulé que les Américains auraient à leur disposition le port de Tutuila, pour y établir des dépôts de charbon et d'autres matériaux nécessaires au ravitaillement de leurs vaisseaux de guerre ; qu'en somme, s'il survenait des difficultés entre les autorités samoannes et celles des autres gouvernements, les États-Unis prêteraient leurs bons offices pour aplanir les dissentiments qui pourraient surgir.

Cette mission, sur laquelle les Samoans avaient tant compté, avorta et coûta à l'État 10,000 dollars.

Au mois de juillet 1878, M. Weber, consul allemand, fit occuper militairement par l'*Ariadne* plusieurs ports de l'archipel ainsi que deux villages, sous prétexte de s'assurer le paiement de certaines indemnités ; mais, à la demande du consul américain, l'embargo fut levé.

On comprendra aisément que Samoa fut en proie à des désordres continuels. Le gouvernement n'avait ni la force ni l'énergie pour les réprimer. Bref, l'anarchie continua à régner dans l'archipel.

Sur ces entrefaites, le consul Weber, après avoir conclu un traité avec les Tongais, arriva à Samoa sur le steamer de guerre allemand *Ariadne*. Profitant de l'état de trouble actuel, il imposa au gouvernement samoan un traité, dit de réciprocité, concédant à l'Allemagne les droits de la nation la plus favorisée, sans qu'aucune autre nation pourrait prétendre à des avantages majeurs; une autre clause stipulait que désormais la baie de Saluafata lui appartiendrait et qu'elle aurait le droit d'y élever des magasins pour le ravitaillement de sa flotte. Les Taimua-Faipule se refusèrent à ratifier ce traité, à moins d'y voir introduire des modifications. M. Weber ayant menacé les Samoans des canons de l'*Ariadne*, ils durent céder, tout en protestant contre cette violence.

Lorsque plus tard Malietoa Laupepa revint au pouvoir, par l'entremise de sir A. Gordon, le consul allemand exigea qu'il reconnût le traité. Laupepa s'y refusa, mais sur l'assurance de sir Gordon et du missionnaire Turner que certaines stipulations seraient annulées, il se décida à signer. Malgré la promesse de sir Gordon, les articles si injurieux pour les Samoans ne furent jamais annulés. Il est à présumer que si un jour un gouvernement stable vient à s'établir, la convention sera déclarée nulle.

Vers le milieu de l'année, les Tuamasagna rétablirent de nouveau Malietoa Laupepa sur le trône. Les Taimua-Faipule, qui n'avaient fait aucune opposition, implorèrent l'aide des consuls, qui refusèrent de s'immiscer dans leurs démêlés intérieurs. Les adhérents de Laupepa ayant sommé les Taimua-Faipule de reconnaître le régime actuel, ceux-ci quittèrent leurs districts avec leurs femmes et leurs enfants, en emportant armes et bagages.

On fit aussitôt des deux côtes des préparatifs de guerre, et le pays fut de nouveau en proie à l'anarchie, lorsqu'on créa la municipalité neutre d'Apia, dont nous avons déjà fait mention dans la première partie de cette notice.

Toutefois les consuls et les capitaines des navires étrangers,

désireux d'éviter une guerre qui aurait pu porter un énorme préjudice aux propriétés étrangères, adressèrent une proclamation aux deux partis en leur conseillant de prendre des mesures pacifiques.

Afin de contrebalancer l'influence du traité imposé par l'Allemagne, le gouvernement anglais confia à sir A. Gordon la mission de conclure un traité entre Samoa et la Grande-Bretagne. Après avoir consulté les autorités étrangères, il reconnut Malietoa Laupepa comme le véritable chef et conclut avec lui une convention qui fut depuis ratifiée par le gouvernement anglais. Elle lui concédait, comme aux Allemands, les prérogatives de la nation la plus favorisée et le droit d'établir sur les îles des dépôts de charbon à l'usage de sa marine. En outre, le gouvernement samoan reconnut au commissaire anglais le droit de juridiction dans tout l'archipel sur les résidents anglais.

Une proclamation, signée par sir A. Gordon, par les trois consuls et les commandants des navires de guerre, reconnut Malietoa Laupepa comme chef légal du gouvernement. Malgré leurs exhortations, le parti des Taimua-Faipule, ayant reçu du renfort de Savaii, entra en campagne et par suite d'un incident, qui causa la mort d'un des leurs, la guerre éclata de nouveau. De part et d'autre il y eut des batailles sanglantes et dans la dernière, qui eut lieu en novembre, la victoire resta à Malietoa.

Quelques chefs du vieux parti ayant refusé d'évacuer les forts construits sur le territoire neutre, les autorités étrangères prièrent le commandant du navire de guerre *Bismarck* de les déloger, ce qui eut lieu sans coup férir. Tous les chefs des districts furent conviés à se rendre à bord du *Bismarck* afin de conclure un traité de paix. La réconciliation eut lieu sans obstacle et les partis, étant las de guerroyer, signèrent un compromis.

On reconnut Malietoa Talavou comme roi à vie et son neveu Laupepa comme régent. L'assemblée des Taimua-Faipule

fut réorganisée et Mataafa fut placé à sa tête commé président. A la satisfaction de tous les partis, l'ordre et la paix recommencèrent à régner.

En 1880 une convention fut conclue entre le roi et les trois consuls afin de nommer trois ministres pour assister le gouvernement samoan. Ce conseil exécutif était composé de trois notables de nationalité allemande, anglaise et américaine. Mais, en dépit des bonnes intentions dont ils étaient animés, le gouvernement samoan se montra tellement indifférent et apathique qu'ils résilièrent leurs fonctions vers la fin de l'année.

On voit par les quelques pages qui précèdent que les Samoans, quoique d'un caractère doux et tranquille, se laissaient facilement entraîner à la rébellion, sous la pression de quelques chefs de parti qui se jalousaient entre eux. Il aurait fallu une main de fer pour tenir en bride tous ces factieux ; encore la forme du gouvernement était tellement défectueuse qu'il eût été difficile à un souverain de maintenir l'ordre et la tranquillité parmi les chefs du vieux parti et ceux des divers districts.

Il était à prévoir que l'année 1880 ne se serait pas écoulée sans qu'il y eût eu des révoltes, des guerres désastreuses et des pillages des propriétés des étrangers.

En effet, en avril (1) tous les navires de guerre ayant quitté leur mouillage, le peuple se crut délivré de l'intervention étrangère. Les chefs du districts d'Atua, dont Mataafa était le chef suprême, levèrent l'étendard de la révolte et le forcèrent à quitter le district sous peine de mort. Une nouvelle guerre semblait inévitable, lorsque les consuls engagèrent le commandant du steamer de guerre anglais *Danaë*, qui venait d'arriver, à bombarder *Lufilufi*, capitale d'Atua. Cette mesure énergique obligea les chefs à faire leur soumission au roi

(1) Ce fut à cette époque que les premières velléités d'annexion officielle du gouvernement allemand se manifestèrent. Un projet de protectorat fut soumis aux Chambres, qui eurent le bon esprit de ne pas y acquiescer, malgré les efforts du prince de Hohenlohe, ministre des affaires étrangères.

Malietoa. Les chefs envoyèrent à Apia 300 guerriers afin de conclure un arrangement, mais ils ne purent se mettre d'accord. En août, le roi Malietoa fut obligé d'aller à Savaii pour disperser les factieux, qui toutefois déclarèrent qu'ils recommenceraient plus tard les hostilités.

En septembre le capitaine Brown, du navire de guerre américain *Alaska*, déclara solennellement reconnaître Laupepa comme roi de Samoa et l'informa que les États-Unis étaient prêts à lui donner assistance, en cas de guerre entre lui et ses sujets rebelles.

Malietoa Talavou mourut en novembre, âgé de 65 ans et son neveu Laupepa devint souverain absolu de tout Samoa : ce qui n'empêcha pas les chefs du vieux parti de continuer les hostilités en incendiant les maisons et en faisant des razzias sur les propriétés étrangères pour s'emparer des vivres nécessaires à leur alimentation.

Les Allemands profitèrent habilement de cet état d'anarchie pour acquérir de nouvelles terres.

Vers la fin de l'année, le parti du roi légitime Malietoa ayant repris le dessus, les Taimua furent complètement défaits, laissant entre les mains du vainqueur cinq cents prisonniers, beaucoup d'armes et de munitions. Les bandes d'Aana et d'Atua prirent la fuite et le parti de Malietoa resta maître du champ de bataille. On commença alors à respirer et une ère de paix et de tranquillité semblait renaître. Il en était temps ; la principale industrie du copra était ruinée et toutes les entreprises agricoles et industrielles étaient dans un état de marasme difficile à décrire.

En peu de temps, les affaires reprirent leur cours ordinaire, lorsqu'arriva à Samoa le nouveau consul allemand, le capitaine Zembsch. C'est à dater de cette époque que se manifesta ouvertement l'ingérence des Allemands dans les affaires gouvernementales de Samoa. Le consul germanique commença à molester Malietoa au sujet de l'exécution du traité de 1879. Ayant excité le chef *Masua* à la révolte, Malietoa s'en

plaignit au gouvernement allemand, qui déplaça son consul, mais pas avant 1883.

L'année après, en 1881, le consul allemand suggéra à Malietoa un arrangement que celui-ci repoussa de toutes forces. Les deux partis devaient licencier leur armée et Malietoa reconnaîtrait le district d'Atua comme un gouvernement séparé. C'était, comme on le voit, déposer son autorité ou du moins la partager avec un chef de district. A vrai dire, le consul avait stipulé que ce *modus vivendi* ne serait mis à l'essai que pour six mois, sauf à convoquer alors une réunion générale. Mais pourquoi alors changer la forme du gouvernement ? Malietoa refusa catégoriquement et envoya un ultimatum aux chefs du vieux parti, qui refusèrent d'accepter ses conditions de paix.

Il se passa à cette époque un fait qui fut de nature à indisposer le gouvernement légitime contre les Allemands et qui souleva bien des rancunes. Les capitaines de deux navires de guerre allemands invitèrent un jour les chefs du vieux parti rebelle à leur rendre visite à bord. Pendant qu'ils cheminaient avec une suite nombreuse, ils furent attaqués par les Tuamasagna et mis en fuite. Ces officiers ne pouvaient ignorer que les chefs du vieux parti étaient en hostilité permanente avec le gouvernement légitime.

Nonobstant les réunions qui eurent lieu pour discuter des conditions de la paix, on ne parvint pas à s'entendre.

Les partisans de Malietoa organisèrent des cérémonies pendant lesquelles il fut proclamé et couronné roi de Samoa en présence des consuls. Pour contrecarrer cette démonstration, les chefs du parti vaincu nommèrent Tamesese roi d'Atua et d'Aana et désignèrent pour son successeur Mataafa, mais pour un laps de deux ans.

Vers le milieu de 1881 eurent lieu quelques escarmouches. Les esprits étant loin d'être calmés, tout faisait prévoir un retour à la guerre et à l'anarchie. Le consul allemand, d'accord avec le gouvernement samoan, fit occuper Apia par un deta-

chément d'un navire de guerre, malgré les protestations du consul américain, M. Dawson. Sur ces entrefaites, arriva la frégate américaine *Lackawanna*, capitaine Willis. Ayant appris que les deux partis désiraient se rencontrer sur un terrain neutre pour traiter de la paix, il fit savoir aux délégués qu'il mettait son navire à leur disposition. En présence des consuls, on convint d'un armistice de dix jours, afin de délibérer au sujet des propositions faites par le capitaine Willis. Après plusieurs délibérations, le parti du roi Malietoa proposa d'élire Tamasese en qualité de vice-roi.

Voici les bases sur lesquelles les deux partis s'étaient mis d'accord :

- I. A partir du 22 juillet, tout Samoa sera fraternellement uni;
- II. Tous les groupes armés seront immédiatement licenciés et chacun rentrera chez soi;
- III. Malietoa sera roi et Tamasese vice-roi;
- IV. Ce nouvel état de choses n'affectera en aucune façon les traités existant avec les puissances étrangères.

Enfin la paix était faite. Les guerriers ayant déposé leurs armes, on commença à construire des maisons, la fabrication du copra fut reprise avec beaucoup d'activité et le commerce reprit son essor accoutumé.

Pendant trois ans la paix ne fut pas troublée, quoique l'ancien parti des Taimua-Faipule, encouragé secrètement par les Allemands, ne négligeât aucune occasion pour susciter des embarras au gouvernement. Malheureusement les autorités supérieures firent preuve de peu d'énergie et négligèrent de faire exécuter les lois, ce qui suscita parmi le peuple, à défaut d'un protectorat américain, un penchant vers une annexion anglaise.

Vers la fin de 1884 commença une période sanglante; résultat des intrigues du parti allemand pour renverser le pouvoir existant et s'emparer ainsi des terres.

M. Weber, gérant de la compagnie hambourgeoise, et le nouveau consul le Dr Steubel ne faisaient aucun mystère pour

dire ouvertement que l'influence allemande devait être toute puissante à Samoa.

Sous prétexte d'un malentendu, le roi Malietoa et le vice-roi Tamasese furent mandés au consulat, où on leur présenta une convention amiable à signer, par laquelle il était créé un tribunal composé de trois Allemands et de deux Samoans; une prison devait être construite et les gardiens seraient nommés par le consul; tous les Samoans, coupables de délit à l'égard des Allemands, seraient condamnés à la prison et aux travaux forcés sur les plantations allemandes. C'était placer le pouvoir judiciaire dans les mains des Allemands.

Malietoa refusa de signer cette convention. Le lendemain, le consul envoya le document à la signature du roi avec intimation de ne pas le montrer à ses conseillers, ajoutant qu'en cas de refus il ferait intervenir un navire de guerre allemand. Nouveau refus. Alors le consul lui envoya un ultimatum notifiant que, si le document n'était pas signé le lendemain, il ferait bombarder la ville. Malietoa répondit que, plutôt que de laisser répandre le sang de ses sujets, il était prêt, ainsi que le vice-roi Tamasese, à signer la convention.

Lorsque les membres du gouvernement et tous les chefs des anciens partis apprirent ce fait (qu'on avait tenu secret) ils ne purent maîtriser leur indignation. Malietoa leur expliqua par quelles menaces on avait extorqué sa signature; en outre, il adressa aux deux autres consuls un document par lequel il la retirait et sollicitait leur protection.

En décembre il envoya à l'empereur d'Allemagne une lettre de protestation, à laquelle il ne reçut jamais de réponse.

Déjà antérieurement Malietoa, inquiet des efforts que faisaient les Allemands pour acquérir des terres, avait envoyé une lettre à la reine d'Angleterre, signée par toutes les autorités, même celles de la Nouvelle-Zélande, afin d'implorer sa protection. Le gouvernement anglais n'en fit aucun cas, le consul anglais étant à la dévotion des Allemands. D'ailleurs combien de fois l'Angleterre, en dépit du droit des gens, n'a-t-elle pas

usurpé et annexé de vastes territoires. C'est la lutte du faible contre le fort et comme dit le dicton : Les loups ne se mangent pas entre eux.

M. Weber avait ignoré jusqu'alors cette démarche auprès de la reine d'Angleterre ; mais, lorsqu'il en fut informé, il prépara lui-même une lettre à la reine par laquelle Malietoa révoquait sa lettre antérieure. M. Weber voulut forcer le roi à la signer, mais il refusa carrément en dépit de ses menaces. Voyant qu'il ne pouvait venir à bout de l'obstination de Malietoa, M. Weber profita de la position difficile dans laquelle il l'avait mis, en envoyant quérir Tamasese et les chefs du parti Taimua-Faipule. M. Weber et son consul les engagèrent à se séparer de Malietoa et à se retirer à Aana, le foyer permanent de la rébellion.

Tamasese se fit proclamer roi dans ce district où les armes ne manquaient pas, grâce à la complaisance de M. Weber. Malietoa porta plainte au consul allemand, mais en vain. S'il avait agi à cette époque avec un peu plus d'énergie, les rebelles n'auraient pas eu le temps de se concerter et de réunir leurs forces.

En janvier 1885, le consul allemand fit amener à Mulinuu le pavillon samoan pour y substituer le drapeau allemand et cela sous un prétexte futile. En outre, il défendit de faire hisser le pavillon samoan sur la partie neutre d'Apia.

Les consuls anglais et américain ayant vivement protesté avec menaces de représailles, M. Steubel, à son tour, les menaça de faire débarquer un détachement du steamer de guerre allemand *Albatros*. Afin d'éviter un conflit, ils cédèrent devant la force, mais en lui demandant de constater par écrit la teneur de ses menaces. Malietoa réunit un certain nombre de soldats afin d'aller renverser le pavillon allemand ; toutefois, sur les instances des consuls, il renonça à son dessein.

On résolut alors d'envoyer trois commissaires spéciaux à Samoa. Ces envoyés étaient chargés de faire sur la situation un rapport destiné à une conférence qui devait se tenir à Washington

en juin 1887, ce qui n'empêcha pas le pavillon allemand de continuer à flotter injustement pendant un an et demi sur Mulinuu.

Malietoa, secouant son apathie, réunit ses guerriers pour aller combattre les rebelles à Aana. Mais les consuls l'en dissuadèrent en lui assurant qu'ils feraient tout leur possible pour faire conclure la paix.

Au mois de mai, d'après un rapport de Bismarck, Malietoa adressa, à l'instigation de M. Canisius, consul américain, deux lettres à l'empereur d'Allemagne, contenant des plaintes contre le consul allemand ainsi qu'une critique insultante des mesures militaires que celui-ci avait prises.

Malietoa naturellement n'obtint aucune réponse.

Pendant cette année (1885) le terrain de Mulinuu, siège du gouvernement et résidence du roi, passa entre les mains de M. Weber, qui se fondait sur un document contesté par Malietoa. Devant un tribunal d'arbitres il aurait été prouvé que les Allemands n'avaient pas le droit de fouler ainsi aux pieds les lois d'un pays ami. M. Weber alla plus loin; il osa réclamer à Malietoa une somme de 1500 dollars pour occupation de ce terrain; sinon, il le chasserait de ses États. Le roi, toujours trop faible et trop conciliant, offrit d'acheter ce droit injuste. M. Weber refusa; ce qu'il voulait c'étaient les terres. Afin d'éviter tout conflit, le roi quitta Mulinuu pour aller s'installer avec le gouvernement à Apia.

Au commencement de 1886, le consul allemand fit répandre secrètement le bruit qu'il attendait une flotte allemande pour renvoyer Malietoa et établir un nouveau gouvernement. Lors de l'arrivée des trois frégates, aucune visite officielle ne fut faite au roi. Par contre, le navire amiral se rendit à Aana, le foyer de l'insurrection, où les officiers organisèrent des fêtes en l'honneur du rebelle Tamasese. Malietoa, dans une lettre qu'il adressa à l'amiral Knorr, se plaignait des agissements de M. Weber et du D^r Steubel, le consul allemand. N'ayant reçu qu'un accusé de réception, il en envoya une

seconde en demandant des explications. On lui fit savoir qu'à l'avenir toute nouvelle lettre serait annulée.

Malietao, prévoyant de grosses difficultés, adressa à M. Greenebaum, consul des États-Unis, une requête à l'effet de déployer le pavillon américain et de protéger Samoa. D'après le traité existant entre son pays et Samoa, le consul se crut en droit de le faire et prit sous sa protection les îles Samoa en hissant son pavillon au-dessus de celui de ce pays. Plus tard il fut désavoué par son gouvernement. Néanmoins sa conduite énergique eut pour effet de faire cesser les vexations de l'amiral allemand qui, quelques jours après, quitta l'archipel avec sa flotte.

Le secrétaire d'État de Malietao écrivit une lettre à Lord Roseberry dans laquelle il exposa toutes les avanies auxquelles Samoa était en butte de la part des Allemands et demanda de reconnaître le protectorat américain. Mais le temps glorieux des ministres anglais, dont la politique énergique avait fait l'admiration de l'Europe, était passé.

L'Angleterre et l'Allemagne s'étaient partagés l'Océanie occidentale en s'engageant à ne pas se gêner mutuellement dans leurs spoliations ⁽¹⁾. Cependant l'article 6 du traité stipulait que le groupe des archipels Samoa, Tonga et Savage serait considéré comme territoire neutre, mais il a été dit et prouvé si souvent que les traités entre les puissances ne sont faits que pour être transgressés quand une politique égoïste y trouve ses intérêts.

Au mois de mai arriva à Samoa la frégate américaine *Mohican*, qui fit les saluts d'usage en l'honneur de Malietao. Celui-ci demanda au commandant Day de faire voile pour Aana afin de cerner, de concert avec la flottille de Manono, les rebelles, tandis que lui, Malietao, à la tête de deux mille guerriers, attaquerait Tamasese afin de le forcer à faire la paix. Plusieurs chefs rebelles ayant été faits prisonniers, Tamasese se rendit à bord du *Mohican*. Lorsqu'on lui fit des ouvertures de paix,

(1) Les mêmes faits ne se passent-ils pas de nos jours à la côte d'Afrique ?

il demanda à réfléchir et était sur le point de céder, lorsque le consul allemand, qui avait su mettre dans ses intérêts le consul anglais, protesta contre les agissements du commandant Day, qui avait pris le parti de Malietoa. M. Day, en homme prudent et incertain sur la conduite à tenir, ramena sa frégate à Apia. Les guerriers de Malietoa et de Manono se retirèrent en rendant les prisonniers. Cette comédie se termina par une proclamation des trois consuls déclarant que Tamasese n'était pas reconnu en qualité de roi par leurs gouvernements. Deux jours après, le D^r Steubel informa Malietoa qu'il reconnaissait le protectorat américain et, qu'en vertu des instructions reçues de son gouvernement, il amènerait le pavillon allemand.

Sur ces entrefaites arrivèrent les commissaires spéciaux des trois puissances. Le délégué américain fit amener le pavillon des États-Unis et les choses restèrent pendant une année dans le statu quo en attendant le résultat de cette mission diplomatique (1).

Pendant cette espèce d'armistice survint un incident digne d'être mentionné. M. Gibson, ministre tout puissant du roi Kalakaua d'Hawaii, conçut le projet de faire une confédération de tous les peuples indépendants de la Polynésie et de mettre à la tête de cette confédération Kalakaua avec le titre d'empereur. Ce projet avait le tort de venir quelques années trop tard, alors que la fièvre d'annexion était déjà en ébullition parmi les grandes puissances. L'Angleterre et les États-Unis accueillirent ce projet favorablement et son exécution aurait peut-être pu mettre fin aux prétentions des annexionistes.

Les ennemis politiques de Gibson, encouragés par les résidents allemands d'Honolulu, fomentèrent une révolution, dont il fut la victime. Ses successeurs abandonnèrent son projet, qui aurait donné un nouvel essor d'activité commerciale non seulement à Honolulu, mais à San-Francisco et aux États-Unis. L'Allemagne,

(1) Ici finit le récit chronologique de M. Poor, chef de l'ambassade hawaiienne.

obligée de respecter la neutralité de Samoa et ne pouvant plus acquérir des terres, aurait par là même perdu toute prépondérance.

Le gouvernement d'Hawaii, désireux de faire cesser les discordes intestines à Samoa et de délivrer ce malheureux pays de l'anarchie dans laquelle il était plongé, résolut d'y envoyer une ambassade afin d'offrir son protectorat et conclure des traités de confédération avec les chefs et les peuples indépendants de la Polynésie.

En janvier 1887 arriva à Samoa le navire de guerre hawaïen *Kaimiloa*, ayant à bord un envoyé extraordinaire ministre plénipotentiaire, et deux secrétaires, dont l'un était M. Poor. Cette ambassade fut accueillie avec enthousiasme tant par les étrangers non allemands, que par les naturels. Le pays était en désarroi et en proie à une rébellion partielle et aux intrigues des étrangers. Le gouvernement était désorganisé, le chef manquait d'énergie et lorsqu'il sortait de sa torpeur, ses tentatives pour châtier les rebelles et maintenir la paix étaient souvent contrecarrées par des autorités étrangères.

Quelques jours après, Malietoa adressa une lettre très digne à Kalakaua, exposant lucidement les embarras dans lesquels il se trouvait.

En résumé il disait que « la présente rébellion est fomentée et soutenue par quelques étrangers désirant faire le commerce de terres, d'armes et munitions. Que s'il n'avait pas suivi les avis des consuls qui lui conseillaient de prendre patience, la rébellion aurait été depuis longtemps étouffée.

» Qu'il déteste la guerre et qu'il demande instamment à Dieu que Samoa n'ait qu'un seul gouvernement. »

Les Allemands, voyant leurs plans d'annexion courir péril, mirent tout en œuvre pour faire avorter les projets de l'intervention hawaïenne. M. Poor, en dépit du droit des gens, fut fait prisonnier et enfermé dans une cabane isolée, mais, pendant la nuit, son escorte le mit en liberté.

Nonobstant toutes ces tentatives et beaucoup d'autres que

nous passons sous silence, Kalakaua signa une convention avec Malietoa (1). Les affaires samoânes auraient pu changer de face si malheureusement, à cause de certaines circonstances, l'ambassadeur n'eût été rappelé en laissant M. Poor à Samoa en qualité de chargé d'affaires. Resté seul, il montra une telle activité et tant de tact qu'il allait réussir à faire proclamer le protectorat d'Hawaii, lorsque, par suite d'une révolution qui éclata à Honolulu, il fut rappelé en juillet par son gouvernement. Cet événement fut un grand malheur pour Samoa et fut le précurseur de la déchéance royale de Malietoa.

Vers la même époque eut lieu à Washington la conférence internationale où l'on discuta le résultat de la mission des trois commissaires spéciaux. On proposa de partager les trois principales îles entre l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique. Le représentant de cette dernière puissance refusa énergiquement de souscrire à cet arrangement spoliateur. C'eût été la *finis Poloniæ* de Samoa.

Alors Bismarck, débarrassé de l'intervention hawaiienne, résolut de précipiter les événements en sacrifiant Malietoa, afin de rendre toute conférence impossible à l'avenir.

Les soi-disants griefs de Malietoa ne faisaient pas défaut aux Allemands. Un des principaux était d'avoir sollicité le protectorat de ses frères d'Hawaii et des États-Unis de l'Amérique du Nord. Les Allemands ayant célébré l'anniversaire de leur empereur, s'étaient attardés jusqu'au milieu de la nuit dans la salle du festin, lorsque, dans les environs, survint une rixe entre gens ivres. Commirent-ils quelques excès ? Dans tous les cas, Malietoa n'en était pas responsable. M. Weber en fit un rapport qu'il envoya à Bismarck, exagérant les faits dans les proportions d'une insulte envers l'empereur (2).

(1) Nous avons sous les yeux le texte en langue hawaiienne de la lettre de Malietoa et du traité de cette confédération politique.

(2) Deux journaux allemands publièrent à cette époque un récit fantastique, fort curieux à lire, mais démenti par des témoins oculaires. Il conste par un de ces récits que ce ne furent pas les autorités allemandes qui

Bismarek saisit, comme on dit vulgairement, la balle au bond, et résolut d'en finir avec Malietoa. Dans son exposé il prétendit que le roi, ayant violé ses engagements diplomatiques et son gouvernement étant incompatible avec la *dignité* de l'empire allemand, il était urgent de lui déclarer la guerre : ce qui en d'autres termes signifiait l'enlever. En effet, on débarqua 500 hommes à Apia et Malietoa, avec deux autres chefs, fut enlevé de force et transporté à bord d'un navire de guerre. Il fut conduit aux îles Marshall, à la Nouvelle-Guinée, en Afrique et de là au Hanovre où il fut emprisonné. Plus tard on le transporta de nouveau aux îles Marshall (possession allemande) où il mourra de chagrin, à moins qu'il ne devienne un jour utile pour servir la politique allemande.

Malietoa était un homme d'une intelligence ordinaire. La bonne volonté ne lui faisait pas défaut, mais il manquait d'énergie. Il ne sut pas se mettre à la hauteur des circonstances difficiles dans lesquelles l'avaient mis les chefs rebelles, les prétentions allemandes et les consuls étrangers. Il possédait de bonnes qualités et avait beaucoup d'amour pour son peuple. Comme tant d'autres, il est allé grossir la liste des victimes et des martyrs d'une politique ambitieuse et égoïste.

Malietoa détrôné et déporté, les Allemands proclamèrent roi le rebelle Tamasese et un aventurier, nommé Brandeis, employé dans les bureaux de la compagnie hambourgeoise, lui fut

détronèrent Malietoa et proclamèrent roi Tamasese (le rebelle) mais que ce fut la population entière qui a voulu et opéré ce changement.

Pourquoi alors envoyer 500 marins allemands pour s'emparer de Malietoa, si la *population entière n'en voulait plus*? Pourquoi promener ce roi détrôné et prisonnier dans la Mélanésie, en Afrique et en Allemagne, pour le ramener aux îles Marshall (Polynésie) où il vit en exilé?

Le *Bulletin de la société de géographie de Bruxelles* en a donné une reproduction (T. V, 1887).

Il est déplorable de constater que bien souvent les journaux et les revues publient des articles analogues sans puiser à une source vraie ou attendre la réfutation des faits. Si après quelque temps ces faits sont atténués ou démentis, il est rare qu'ils les rectifient.

imposé comme premier ministre. Tamasese ne fut qu'un homme de paille entre leurs mains. S'ils avaient mis tout en œuvre pour se concilier l'estime et le respect des Samoans, s'ils avaient eu le tact nécessaire de bien gouverner ce peuple, le pays eût été avec eux. Comme le disait le commandant du navire américain *Nipsic*, ils agirent à l'égard du peuple samoan comme un vainqueur à l'égard de vaincus et finirent par froisser l'esprit d'indépendance des naturels.

Cet abus de la force brutale et ce mépris du droit des gens causèrent une indignation générale à Samoa, dans les colonies australiennes, en Amérique et en Europe.

Comme il était à prévoir, les consuls anglais et américain protestèrent énergiquement; sans instructions précises de leur gouvernement, dont la politique fut toujours indécise, ils durent se borner à ne pas reconnaître Tamasese.

Les résidents étrangers (les Allemands exceptés) refusèrent d'acquitter les taxes illégales prélevées par Tamasese, mais les Allemands les obligèrent à payer cette perception.

Ce qui indigna les indigènes, c'est que leurs nouveaux maîtres insultèrent toute la noblesse du pays en donnant à Tamasese le titre de Malietoa II. Le successeur légal était Mataafa, chef de la noble famille des Tupua.

Les Samoans, revenus de leur stupeur et exaspérés par l'oppression que faisaient peser sur eux leurs nouveaux gouvernants, proclamèrent légalement Mataafa roi sous le nom de Malietoa Toa (1). Au mois de septembre il faisait déjà, dans les environs d'Apia, à la tête de plusieurs milliers de combattants, une guerre vigoureuse aux partisans du rebelle Tamasese. Nonobstant l'aide des Allemands, ce dernier voit chaque jour son prestige s'évanouir et ses adhérents désertir, pour aller grossir les rangs du parti national. Les Allemands se voient réduits à débarquer des marins armés afin de protéger Tamasese contre ses ennemis et empêcher ses soldats

(1) Nous avons sous les yeux la notification officielle faite par Mataafa, comme roi de Samoa, aux trois consuls.

de déserteur. Quoique défense ait été faite de vendre des armes et des munitions à Mataafa, cependant on enregistre chaque jour de nouveaux succès et les combats deviennent de plus en plus acharnés.

Des témoins dignes de foi parlent avec le plus grand éloge de la conduite patiente mais énergique du consul américain M. Blacklock et des officiers de l'escadre, tandis qu'ils n'ont que des paroles de blâme pour les procédés allemands à l'égard des étrangers et surtout envers les Américains, parce que ceux-ci ont épousé les intérêts des indigènes.

A cette époque survint un événement tragique qui coûta malheureusement la vie à une quarantaine de soldats allemands. Jusqu'ici les marins de l'escadre se trouvaient mêlés aux combattants de Tamasese sous prétexte de sauvegarder les propriétés allemandes, sans toutefois faire le coup de feu. Mataafa, en homme prudent et désireux de ne pas attiser le feu, avait défendu de tirer sur les indigènes, voulant éviter ainsi d'atteindre les Allemands.

Le D^r Knappe, le nouveau consul, jeune homme exalté, résolut d'en finir avec Mataafa en allant le surprendre lui et ses guerriers pendant leur sommeil. A cet effet, il fit débarquer 150 marins armés, sous prétexte de surveiller les plantations. Mataafa, ayant eu vent de cette équipée, se tint sur ses gardes. Le 18 décembre 1887, à la pointe du jour, eut lieu une rencontre entre les deux partis.

D'après la version allemande, les troupes de Mataafa ouvrirent le feu, mais, malgré les pertes du corps de débarquement, elles furent repoussées. Selon les indigènes, Mataafa ne commença à riposter au feu non justifié des Allemands qu'après qu'ils eurent tué deux chefs et plusieurs guerriers et alors les marins prirent la fuite vers deux endroits différents. Le fait est que les Allemands eurent 21 hommes tués et 32 blessés, dont un grand nombre mortellement; les survivants ne durent leur salut qu'à la présence de leurs navires de guerre.

Mataafa fut dans la désolation, mais ceux qui sont ici à plaindre ce sont les pauvres victimes sacrifiées sans gloire et inutilement à l'ambition mercenaire de quelques particuliers.

Cette escarmouche avait tellement exaspéré les Samoans, que Mataafa a déclaré qu'à la moindre nouvelle attaque des Allemands, il ne saurait plus retenir ses hommes, que non seulement les plantations seraient dévastées, mais que la vie des planteurs serait en danger, voire même leurs employés et les colons mélanésiens qui avaient été enrôlés de force pour combattre leurs frères, les Samoans.

Deux jours après, le fougueux D^r Knappe, que cet échec n'avait nullement découragé, somma Mataafa de se rendre à bord de la frégate allemande et le lendemain il fit afficher en trois langues une proclamation qui mérite d'être reproduite ici.

« Mon opinion sur la manière par laquelle les Samoa redeviendront de nouveau heureux est comme il suit.

» Les difficultés et les malheurs sont survenus parce qu'il y a tant d'armes à feu sur l'île.

» Conséquemment j'ordonne aux guerriers de Tandmamandoa et de Matafagatele d'apporter leurs armes aujourd'hui, à bord du navire de guerre allemand dans le port de Matafagatele. Quand un drapeau rouge sera hissé au sommet du mât de ce navire, ceci sera le signe que vous aurez à apporter les armes à bord du navire de guerre dans vos canots sur lesquels vous devrez arborer un drapeau blanc.

» Quand les armes auront été ainsi remises, Samoa vivra de nouveau et sera prospère. Mais quand une heure sera passée, après que le drapeau rouge aura été arboré, et vous n'aurez pas commencé à apporter les armes à bord du navire de guerre, celui-ci commencera à faire feu sur le village de Matafagatele.

» J'espère que vous obéirez à mes ordres.

» D^r KNAPPE, consul impérial allemand (1). »

(1) Depuis ces événements, M. Knappe a été rappelé pour avoir outre-passé ses instructions. On cite à ce propos un joli mot de Bismarck. Si

On remarquera que les noms des autres consuls, qui avaient autant de droit que le D^r Knappe de donner des ordres aux Samoans, ne figurent pas sur ce *factum*, aussi protestèrent-ils contre cette violation des convenances diplomatiques.

Mataafa, se rappelant la triste fin de son prédécesseur Malietoa, se garda bien d'obéir aux ordres du D^r Knappe. Quant aux guerriers, indignés de cette outrecuidance, ils n'eurent pas la moindre velléité de se présenter à bord de la frégate.

Les jours suivants, les Allemands eurent le courage de bombarder et d'incendier une douzaine de villages sans défense. Les propriétés neutres en souffrirent le plus, car un certain nombre d'églises catholiques et protestantes furent détruites, ainsi que des propriétés anglaises et américaines.

On comprendra aisément que les résidents étrangers qui ont eu à souffrir des vexations de la part des Allemands, leur sont foncièrement hostiles. Voici l'extrait d'une lettre d'un membre influent de la colonie anglaise :

“ Tous nous désirons que Mataafa réussisse dans son entreprise et nous espérons avoir sous peu le plaisir de voir les têtes de Tamasese, de Brandeis et des autres fauteurs de désordre allemands, suspendues, à la façon samoanne, à la porte de la maison communale d'Apia. ”

Nous sommes loin d'approuver ces violences de langage, mais il faut que la conduite hautaine des autorités allemandes aient fait déborder la mesure de la patience pour que des notables de la colonie anglaise et américaine aient osé s'exprimer de la sorte.

On assure que Tamasese regrette de devoir servir de jouet entre les mains de ses protecteurs et n'était-ce l'assurance d'avoir la tête tranchée, qu'il préférerait retourner parmi ses concitoyens.

Mataafa, jadis un des principaux chefs d'Opulu et dont la tous les consuls allemands sont atteints du *morbus consularis*, chez M. Knappe c'est du *furor consularis*.

noblesse égale celle de Malietoa, est un homme d'un âge mûr, intelligent, prudent et humain. Il possède ce qui manquait à Malietoa : l'énergie morale et surtout un courage à toute épreuve. Élevé avec soin par les missionnaires catholiques, dont il était un des élèves les plus distingués, il a reçu d'eux une éducation hors ligne. Les naturels lui portent beaucoup d'amitié et de tous les chefs de Samoa c'est celui que les étrangers estiment le plus.

C'est aussi le seul qui ait assez d'ascendant sur les chefs subalternes pour réprimer toute rébellion à l'avenir. Au physique, c'est un homme d'une stature athlétique et dont les traits sont pleins de distinction. En attendant, il est traité de rebelle, tandis que le vrai rebelle est Tamasese. Les Allemands ont proclamé l'état de siège et refusent à leurs adversaires le droit de belligerant, mais ils se garderont bien d'aller attaquer les guerriers de Mataafa dans les fourrés où ils se sont retranchés, car aucun n'en échapperait.

Les colonies australiennes et les Américains insistent pour que l'indépendance de Samoa soit respectée. Le gouvernement de Washington et les Anglais viennent d'y envoyer un renfort de navires de guerre.

En attendant, la diplomatie va tâcher de trancher ce nœud gordien, car Bismarck a convoqué une nouvelle conférence à l'effet de reprendre les travaux de celle de Washington qu'il a lui-même entravés.

Conclusion.

Voici en résumé la conclusion de l'auteur de l'ouvrage sur la situation politique actuelle de Samoa.

Ou les Allemands doivent annexer les îles, suivant la proposition de leur consul à Apia, en date du 28 décembre 1888, ou ils doivent renoncer à leur dessein et permettre aux naturels d'établir un gouvernement national et indépendant.

Un extrait du rapport du capitaine Mullan, de la frégate américaine, trouvera ici sa place.

« Quelque difficile que soit l'exercice d'un gouvernement autonome (*self government*), il est certain que toute tentative, pour maintenir aux îles Samoa une autorité étrangère, rencontrera des difficultés insurmontables. Toute tentative d'acquiescer ces îles par la force sera accueillie par une résistance patriotique.

Pour permettre à l'influence allemande de prédominer, il faut qu'elle se fasse accepter des indigènes; ce qui n'entre nullement dans leurs vues. Reste l'extermination de la race samoane. Or ce ne sera pas chose si facile. Il en coûterait aux assaillants plus de vies précieuses que ne vaut le territoire. Les naturels, à cause de la nature montagneuse du pays et de la facilité d'alimentation, pourront tenir en échec pendant des années leurs ennemis. Ce sera une guerre de guerillas qui décourage et démoralise le soldat.

D'ailleurs les grandes puissances et surtout l'Amérique ne permettront jamais l'extermination de la meilleure des races du Pacifique. La seule solution humanitaire est d'aider le peuple à former un gouvernement à son goût et assez fort pour protéger les étrangers, comme c'est le cas à Hawaï.

Si cette solution prévalait, cet archipel deviendrait un jour un centre de commerce fort important, dont profiteraient l'Europe, l'Amérique et d'autres pays.

Il y a encore là plus de 2000 kilomètres carrés de bonnes terres à mettre en friche, offrant à l'émigrant une nouvelle et généreuse patrie, où certes il ne risquera pas de mourir de faim comme en Europe.

Toutes ces belles perspectives, réalisables lorsque Samoa sera indépendant, disparaîtront si ces îles deviennent une simple colonie allemande. Quand même elles seraient avantageusement exploitées par les Allemands, elles n'en seraient pas moins perdues pour toutes les autres nations (1).

(1) Voici ce que dit à ce sujet l'*Edinburg Review* :

« Partout où le pavillon allemand flottera, le commerce sera dans leurs mains à l'exclusion de toute concurrence étrangère. C'est là le véritable

La question est encore loin d'être tranchée; voici ce que nous lisons dans une revue sur les faits qui se sont passés dans l'Océanie en 1889 :

« Dans cette partie de notre globe il n'est question que d'annexions, de protectorats et d'autres tentatives de ce genre, car les puissances qui, dans le Pacifique, se disputent la suprématie se surveillent mutuellement.

» En mars la France (à l'instigation des indigènes suppose-t-on) a occupé les îles de l'archipel Taïti ou de la Société. Quelques dissidents de l'île Raiatea étant venus aux mains avec un détachement français, ont tué un lieutenant de vaisseau et un marin après en avoir blessé beaucoup d'autres. Les indigènes ont sommé, par *ultimatum*, les forces navales françaises d'évacuer les îles; pour toute réponse, on a débarqué une compagnie d'infanterie marine armée d'un canon.

» L'Angleterre a pris possession des îles Fanning, Christmas ou Noël et Penrhyn faisant partie d'un groupe d'îles disséminées au sud de l'archipel hawaïien et au nord de celui de la Société.

« Les Allemands continuent leurs tentatives dans le but d'annexer les îles Samoa. Après avoir détrôné Malietoa, ils ont proclamé comme chef du pouvoir Tamasese, leur protégé. Mataafa, proclamé roi par les Samoans, l'a destitué après l'avoir battu; ce qui pourrait encore retarder l'annexion de cet archipel.

» Ces trois puissances convoitent la possession de certaines îles le plus avantageusement situées entre Panama et l'Australie. L'Angleterre a jeté son dévolu sur Raratonga et sur deux autres îles de l'archipel Cook ou Mangia. La France, qui se considérait comme maîtresse de ces îles, attendu qu'elles forment une chaîne naturelle entre ses colonies de Taïti et de la Nouvelle-Calédonie, en a négligé la prise de possession et s'est laissé supplanter par l'Angleterre, qui a proclamé son protectorat sur les Raratonga, se fondant sur ce droit historique, motif de l'annexion de Samoa tant désirée à Hambourg et dans les autres stations allemandes du Pacifique occidental. »

que ces îles ont été découvertes par le capitaine Cook. Si on admettait ce principe, est-ce que l'Espagne, le Portugal, la Hollande et tant d'autres nations n'auraient pas le droit de revendiquer les contrées qu'elles ont découvertes? »

On prétend que l'Angleterre allait prendre possession du groupe des îles Tonga afin de consolider son influence dans le Pacifique; mais l'Allemagne, ne pouvant les incorporer dans son archipel de Samoa dont elles ne font pas partie, préfère qu'elles gardent leur autonomie et a déclaré pertinemment que ces îles doivent rester neutres en suite de la convention signée par les deux puissances le 6 avril 1886, dans le but d'assigner à chacune d'elles sa sphère d'action dans ces mers.

Par ce traité, comme nous l'avons déjà dit, conclu entre Bismarck et sir E.-B. Mallet, les parties contractantes s'engagent à ne pas se gêner mutuellement dans le partage de l'Océanie occidentale. Mais l'article 6 stipule que les archipels Samoa et Tonga et le groupe Savage ou Nine Islands continueront à former, comme par le passé des territoires neutres. On voit clairement à quoi servent souvent les traités, puisque l'Angleterre veut prendre possession du groupe Tonga et l'Allemagne de l'archipel Samoa.

Voici pour terminer un extrait d'un article publié récemment dans un journal de San-Francisco (Californie) sous le titre de : *Envahissement des colons allemands.*

« Par des navires venus de l'archipel Marshall situé dans l'océan Pacifique, on a reçu la nouvelle que les Allemands continuent à faire tous leurs efforts pour élargir leur sphère d'intérêts à Apia et dans d'autres îles du groupe Samoa. Les indigènes se plaignent des menaces dont ils sont continuellement l'objet de la part des Allemands. Ceux-ci ont récemment ouvert deux ports, mais ils ont interdit l'entrée d'un autre port où les navires américains avaient l'habitude d'aborder.

On croit que les Allemands se préparent à assurer complètement leur domination en annexant les îles Samoa.

NOS

RELATIONS COMMERCIALES

par M. WASINGTON-SERRUYS, membre adhérent,
Directeur du *Mouvement commercial*.

Au moment où nous voyons nous échapper deux de nos plus importants débouchés: les États-Unis qui, par l'application du fameux bill Mac Kinley, nous ferment leurs portes, et la France qui se prépare à appliquer des tarifs douaniers prohibitifs afin de protéger son industrie nationale, il devient important pour nos commerçants et nos industriels de se mettre à la recherche de marchés nouveaux.

Nous devons nécessairement étendre notre mouvement d'exportation vers les pays d'outre-mer, si nous ne voulons pas voir notre industrie nationale dépérir. L'étude des débouchés nouveaux s'impose donc, et toute notre activité, toute notre énergie doit tendre à développer nos relations avec l'extérieur. Mais, dans cette grande lutte commerciale, nos compatriotes sont loin de faire preuve du même esprit d'initiative qui caractérise nos voisins anglais et allemands. On leur fait souvent le reproche d'être routiniers, et c'est malheureusement bien vrai! Il faut pourtant qu'ils se décident à sortir de la vieille ornière. L'avenir est aux entreprises lointaines, et puisque les pays voisins nous ferment la porte au nez, tournons nos regards vers d'autres régions plus éloignées, il est vrai,

mais encore inexploitées et qui, par cela même, sont un champ plus vaste et plus productif, la concurrence n'y étant pas encore si forte.

Avant tout, il s'agit de ne pas se laisser devancer par ses voisins. Il faut se tenir sur le guet et ne pas perdre de vue ses concurrents. Dès qu'on les voit s'établir quelque part, il faut les y suivre, tenter de les supplanter avant même qu'ils y soient implantés. C'est ainsi qu'ont fait de tous temps les Anglais qui sont les maîtres incontestés de tous les marchés coloniaux. Et pourtant, en ces dernières années, on doit le reconnaître, les Allemands et les Américains, les Allemands surtout, parviennent, à force de patience, à déraciner l'influence anglaise là où jadis elle paraissait inexpulsable.

Pourquoi, nous, n'en ferions-nous pas autant? Nous sommes un petit peuple il est vrai, mais notre industrie est admirablement outillée et nous pouvons rivaliser hardiment avec l'industrie française, allemande et américaine. Nos produits sont souvent meilleurs, et presque toujours moins chers, parce que notre main d'œuvre est à vil prix.

Dans ces conditions, nous ne devons craindre qu'une chose, c'est de n'être pas assez hardis, de manquer d'initiative, de faire preuve de cet esprit de routine qui paraît invétéré chez nous, et dont nous ne *voulons* pas nous départir.

Un des moyens les plus efficaces de favoriser notre commerce d'exportation, nous paraît être la création de comptoirs à l'étranger, car pour que nos produits soient achetés, il faut commencer d'abord par les faire connaître.

Or, comment peut-on s'attendre à ce que nos produits soient connus, quand souvent à l'étranger — je parle des pays d'outre-mer, — on connaît à peine la Belgique! C'est là un fait qui peut paraître exagéré, et pourtant rien n'est plus tristement vrai. Il y a des contrées où l'on ignore qu'il existe une Belgique! Certes, cela ne doit pas donner une grande opinion de l'instruction dans ces pays, mais il n'en est pas moins exact que dans certains Etats de l'Amérique

nous avons rencontré des gens fort aisés et bien élevés qui connaissaient notre pays, mais qui ignoraient que nous fussions un peuple indépendant. Les uns plaçaient la Belgique dans la Confédération allemande, les autres nous annexaient tout simplement à la République française.

Il faut avouer qu'il est humiliant pour son amour-propre national de se sentir ainsi effacé de la carte de l'Europe !

On comprend que si notre existence comme peuple libre est à ce point ignorée, c'est une raison de plus pour que notre commerce avec certains pays d'outre-mer soit absolument restreint, ou même nul. Nous devons donc chercher, par tous les moyens pratiques et praticables, à donner à notre commerce d'exportation un plus grand développement. Il nous faut non seulement trouver des débouchés nouveaux, mais il nous faut, surtout, nous maintenir et développer notre commerce là où nous sommes déjà connus.

Nos industriels et nos commerçants doivent créer partout où notre commerce peut prendre une certaine extension, des comptoirs de représentation et des musées commerciaux où ils puissent expédier des collections d'échantillons, seul moyen de faire apprécier leurs produits et d'obtenir des commandes.

Pour la création de ces comptoirs, le gouvernement doit venir en aide à nos industriels. Il doit leur faciliter la besogne en chargeant ses agents consulaires à l'étranger de la création de musées d'échantillons. Et chaque consul devrait être tenu de créer dans sa résidence un musée dont on pourrait donner la direction à un fonctionnaire du gouvernement.

Nos consuls seraient ainsi en rapports directs avec les importateurs des pays où ils résident, ainsi qu'avec les exportateurs belges. Ces comptoirs ou musées serviraient d'intermédiaires entre les fabricants belges ou étrangers, et nous croyons qu'ils seraient d'une grande utilité.

Une institution qui pourrait être appelée à rendre de grands services au commerce belge, est celle des attachés commerciaux. Elle existe déjà dans plusieurs ambassades et légations

allemandes et les résultats pratiques ont été des plus satisfaisants en Allemagne où l'on ne néglige rien, on le sait, pour donner un plus grand développement au commerce d'exportation. Les Allemands sont gens pratiques, et nous ferions bien de les imiter en bien des choses.

M. Cadoux, qui a été chargé par le gouvernement français d'étudier à l'étranger le fonctionnement d'une institution annexe aux légations et aux ambassades, a rédigé un rapport qui conclut à la nécessité de créer des attachés commerciaux qui prendraient rang et dont la mission serait de recueillir et de mettre à la disposition du commerce français toutes les notions utiles.

A la suite de ce rapport, le ministre des affaires étrangères de France va, paraît-il, tenter un essai et créer ce service dans plusieurs grandes capitales; si les résultats répondent à son attente, une institution similaire à celle qui existe en Allemagne, mais plus parfaite encore, sera organisée. Cette mesure mérite d'attirer particulièrement l'attention du gouvernement belge. Notre département des affaires étrangères se préoccupe, à juste titre, de l'avenir de notre commerce d'exportation et il doit être prêt à faire tous les sacrifices nécessaires pour mettre le commerce belge à même de lutter avantageusement contre la concurrence étrangère sur les marchés nouveaux qui s'ouvrent à notre activité.

Des explorations consulaires sont organisées actuellement — ou vont l'être — dans tous les pays qui paraissent devoir offrir un certain débouché à nos exportations. Au nombre de ces pays, qui méritent d'attirer particulièrement notre attention, il convient de citer le Transvaal, la République d'Orange, les Guyanes anglaise, française, hollandaise, le Mexique, le Canada, les États de l'Amérique centrale et du Pacifique, la Chine, le Japon, les Indes. Ces contrées paraissent offrir des avantages considérables, et notre commerce d'exportation pourrait y prendre un plus grand développement.

La péninsule Balkanique et les régions avoisinantes seront également explorées cette année par nos agents de carrière.

D'autre part, on sait que les crédits spéciaux qui ont été affectés, cette année, aux explorations consulaires seront consacrés particulièrement à l'étude de nouveaux débouchés. Des bourses de voyage ont, en effet, été accordées à un certain nombre de jeunes gens sortis de l'école de commerce d'Anvers avec le diplôme de licenciés en sciences commerciales. Ces jeunes gens envoient au département des affaires étrangères des rapports fort intéressants sur les pays où ils se trouvent. Ces rapports servent à guider et à éclairer nos commerçants qui doivent savoir tirer leur profit de ces nombreux avantages, car, en somme, la besogne leur est singulièrement facilitée.

Le devoir du gouvernement est de nous aplanir les premières difficultés et de nous montrer les routes qu'il faut suivre. Il doit nous guider, pour ainsi dire, et nos consuls qui sont les avant-gardes de notre commerce, doivent être les sentinelles de nos intérêts dans les pays éloignés.

Puisque nous parlons de consuls, disons un mot de notre organisation consulaire. On a beaucoup parlé, en ces dernières années, de la réorganisation de notre système consulaire qui est tant soit peu défectueux, mais qui, en somme, dans la pratique, donne de bons résultats et répond par conséquent aux besoins du pays.

L'honorable M. d'Andrimont revient chaque année sur cette question, à la Chambre; il propose de créer une véritable carrière consulaire. Ce serait là, il faut en convenir, une réforme juste et très pratique en ce sens que le corps consulaire comprendrait alors une série de grades. Il y aurait, en effet, des élèves-consuls, des vice-consuls, des consuls et des consuls généraux, de même qu'il y a aujourd'hui des attachés de légation, des secrétaires, des ministres-résidents et des ministres plénipotentiaires, dans la carrière diplomatique.

La responsabilité du choix des candidats ne retomberait plus, alors, uniquement sur le ministre, à qui cependant il faut laisser, trouvons-nous, une certaine latitude. La réforme de notre organisation consulaire doit avoir pour but surtout, d'en faire une carrière avec des échelons, qui permettraient

ainsi aux jeunes gens de faire un apprentissage en règle, ainsi que cela se pratique en France.

Quelques personnes ont même été jusqu'à demander la fusion du corps consulaire et du corps diplomatique en un seul. Notre pays a certainement plutôt besoin de consuls que de ministres, et l'argent que l'on dépense annuellement pour entretenir nos légations pourrait être beaucoup plus utilement employé à créer de nouveaux postes consulaires.

D'ailleurs nos diplomates comprennent qu'ils doivent s'occuper surtout de nos intérêts commerciaux.

Une bonne organisation consulaire, comprenant un service d'attachés commerciaux; de nombreux comptoirs et des musées d'échantillons partout où notre commerce peut prendre une certaine extension; des explorations consulaires; des musées commerciaux dans tous les grands centres industriels du pays, où toutes les informations et les renseignements du dehors pourraient être concentrés et où les commerçants trouveraient les échantillons des produits étrangers qui pourraient être avantageusement importés, et enfin, des traités de commerce avantageux, voilà en partie ce qui nous manque.

Nous sommes déjà bien outillés, mais nous le serions encore mieux. Nous souhaitons de voir nos compatriotes comprendre tout l'avantage qu'il y aurait pour eux à entrer en relations avec les pays nouveaux de l'Amérique centrale, avec l'Extrême Orient, l'Australie, les États de l'Afrique du sud, et même avec certaines contrées d'Europe où un champ immense est ouvert à notre activité et avec lesquelles nous pourrions nouer des relations commerciales de quelque importance, ou développer celles que nous entretenons déjà.

A l'œuvre donc! et ne ménégeons pas nos efforts.

Rappelons-nous qu'un petit peuple qui a quelques kilomètres de côtes peut accomplir des merveilles, et étendre son influence par toutes les grandes routes maritimes dans les contrées les plus éloignées.

Table des Matières.

	Pages
<i>Henri le Navigateur et l'Académie portugaise de Sagres. Introduction à l'étude de l'école anversoise de géographie du XVI^e siècle</i> , par le M. lieutenant-général WAUWERMANS.	6
Introduction	6
CHAPITRE I. Les croisades. — Le roi Denis (Diniz).	17
CHAPITRE II. La route maritime de l'Inde dans l'antiquité	33
CHAPITRE III. Les légendes de la mer ténébreuse.	41
CHAPITRE IV. La géographie positive de la mer ténébreuse au XV ^e siècle	58
CHAPITRE V. La jeunesse du prince Henri. Les archipels de l'Océan	71
CHAPITRE VI. La route des Indes orientales	87
CHAPITRE VII. Les successeurs du prince Henri	104
CHAPITRE VIII. Les colonies portugaises	147
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 juin 1890	174
1 ^o Procès-verbal	174
2 ^o Renouvellement du bureau pour la période 1890-92	175
3 ^o Nomination de présidents et de membres honoraires et correspondants	175

	Pages.
4° Correspondance	176
5° Sociétés correspondantes	176
6° Dépôt d'un mémoire intitulé: <i>Henri le Navi- gateur et l'école portugaise de Sagres</i> , par M. le lieutenant-général WAUWERMANS	176
7° Conférence du R. P. F. de Hert sur <i>les phéno- mènes volcaniques en Europe</i>	177
SÉANCE GÉNÉRALE du 17 octobre 1890	178
1° Hommage à la mémoire de M. Grattan	179
2° Procès-verbal	180
3° Adresse à S. M. Léopold II, à l'occasion du 25 ^e anniversaire de son avènement au trône	181
4° Médaille d'or décernée à la société à l'exposition du Livre.	181
5° Correspondance	182
6° Sociétés correspondantes	182
7° Congrès international des sciences géographiques à Berne	182
8° Dépôt de deux notices intitulées: <i>Les Indiens Parécis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil et Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	183
9° Ouverture de la session d'hiver. Discours de M. le lieutenant-général WAUWERMANS	184
10° Conférence de M. le lieutenant chev. LE CLÉMENT DE ST.-MARCQ sur <i>ses voyages au Congo</i>	186
<i>Les Indiens Parécis. Traditions et mythologie des Indiens du Brésil</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	187
<i>Court aperçu de la province de Minas Geraes (Brésil). Études préliminaires pour le tracé d'un chemin de fer de Pitanguy à Patos</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	198

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 23 octobre 1890	222
1° Procès-verbal	222
2° Conférence de M. A. Thonar sur <i>ses voyages dans l'Amérique du Sud</i>	222
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 janvier 1891	224
1° Procès-verbal	224
2° Correspondance	224
3° Sociétés correspondantes	225
4° Dépôt du mémoire intitulé: <i>Les îles Samoa</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	225
5° Conférence de M. AUG. DE CASTILHO sur <i>la province portugaise de Mozambique</i>	225
<i>La province portugaise de Mozambique</i> , conférence lue à la société royale de géographie d'Anvers le 6 janvier 1891, par M. AUGUSTE DE CASTILHO, capitaine de frégate de la marine portugaise	229
SÉANCE GÉNÉRALE du 30 janvier 1891	257
<i>Le commerce en Afrique</i> , par M. le capitaine VERNEY LOVETT CAMERON	261
<i>Tableaux statistiques du partage de l'Afrique et des principaux États du globe en 1890</i> , par le F ^{re} ALEXIS M. G.	280
<i>Les îles Samoa</i> , première partie, par M. A. BAGUET, conseiller	287
SÉANCE GÉNÉRALE du 20 mars 1891.	337
1° Procès-verbal	337
2° Adresses de condoléance à LL. MM. le roi et la reine et à LL. AA. le comte et la comtesse de Flandre à l'occasion du décès de S. A. R. le prince Baudouin	338
3° Nécrologie. Décès de M. Alfred Geelhand, membre effectif, et de M. le baron Marbais du Graty, membre correspondant	339
4° Correspondance	342

	Pages.
5° Sociétés correspondantes	342
6° Conférence du R. P. F. DE HERT sur <i>les Alpes suisses</i>	344
<i>Les Alpes suisses</i> , par le R. P. F. DE HERT, membre adhérent	345
<i>Les 24 fuseaux horaires pour la réglementation internationale des heures</i> , par le F ^{re} Alexis M. G.	373
<i>Les îles Samoa</i> , deuxième partie, par M. A. BAGUET, conseiller	380
<i>Nos relations commerciales</i> , par M. WASHINGTON SERRUYS, membre adhérent.	410



Table des Planches.

	Pages.
Découverte des côtes d'Afrique par les Portugais au XV ^e siècle	6
Mappemonde de Marino Sanuto (1320).	28
Archipel des Canaries	40
Fragment du portulan Laurentien de 1351	64
Fragment de la carte Catalane de 1375	66
Archipel de Madère	78
Archipel des Açores	84
Archipel Caboverdien.	94
Archipel de Guinée	96
Voyages de Christophe Colomb (1493), Vasco de Gama (1497) et Fernand de Magellan (1519)	144
Partage politique de l'Afrique. Possessions ou zones d'influence.	284
Planisphère des 24 fuseaux horaires, pour la réglementation de l'heure, par le F. Alexis M. G. (Système américain, avec la notation de M. Schram)	376



910.6
56782 b
V.14-15

UNIVERSITY OF FLORIDA



3 1262 09310 1854

FLARE